

Université Du Sud De La Vallée

Faculté Des Lettres De Quéna

Département De Français

Langue médiévale

Cours réunis par

Dr. Chérihan Haroun

Première Année

La littérature française au moyen-âge

On appelle moyen-âge, dans l'histoire de la littérature française, les XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Ces trois siècles paraissent constituer une époque distincte, séparée de ce qui la précède et de ce qui la suit. Le commencement de cette époque est marqué en Europe par une crise sociale, de laquelle sortent tout à la fois les communes, l'organisation complète de la féodalité et de la papauté, les idiomes modernes de l'Europe, l'architecture appelée gothique. Les croisades sont la brillante inauguration du moyen-âge.

En France, le moyen-âge a son commencement, son milieu et sa fin. Le XIIe siècle forme la période ascendante; dans le XIIIe est le point culminant, et le XIVe voit commencer la décadence. La première période aboutit à Philippe-Auguste; la seconde est signalée par le règne de saint Louis, dont les lois et les vertus représentent la plus haute civilisation du moyen-âge; la troisième période, celle de la décadence, commence à Philippe-le-Bel et expire dans les troubles et l'agonie du XIVe siècle.

La littérature elle-même suit un mouvement pareil, et offre trois périodes correspondantes aux trois périodes historiques déjà indiquées. Dans la première, qui est la période héroïque, on trouve les chants rudes,

simples, grandioses, des plus vieilles épopées chevaleresques; en particulier, *la Chanson de Roland*. On trouve Villehardoin au mâle et simple récit. La seconde, plus polie, plus élégante, est représentée par celui qui en est l'historien, ou plutôt l'aimable conteur, Joinville; c'est le temps des fabliaux, c'est le temps où naissent les diverses branches du *Roman de Renart*, c'est-à-dire ce que la littérature française a produit de plus achevé, comme art, au moyen-âge. La troisième est une ère prosaïque et pédantesque; à elle la dernière partie du *Roman de la Rose*, recueil de science aride, dans lequel il n'y a de remarquable que la satire, la satire toujours puissante contre une époque qui approche de sa fin. Au XIVe siècle, la prose s'introduit dans les romans et dans les sentiments chevaleresques, l'idéal de la chevalerie décheoit et se dégrade; enfin, cette chevalerie artificielle, toute de souvenirs et d'imitations, dont l'ombre subsiste encore, reçoit un reste de vie dans la narration animée, mais diffuse et trop vantée, de Froissart.

Aux trois phases littéraires, on pourrait faire correspondre trois phases de l'architecture gothique : celle du XIIe siècle, forte, majestueuse; celle du XIIIe, élégante, et qui s'élève au plus haut degré de

perfection; et, enfin, celle du XIV^e siècle, surchargée d'ornemens et de recherche.

Après avoir déterminé, dessiné, pour ainsi dire, le contour de la littérature française au moyen-âge, et en avoir esquissé les principales vicissitudes, on va présenter une vue rapide de ses antécédens, de ses rapports avec la littérature étrangère contemporaine, et enfin, de ce qui la constitue elle-même, des grandes sources d'inspiration qui l'ont animée et qui lui ont survécu.

La littérature française du moyen-âge n'a guère que des antécédens latins. Les poésies celtique et germanique n'y ont laissé que de rares et douteux vestiges; la culture antérieure est purement latine. C'est du sein de cette culture latine que le moyen-âge français est sorti, comme la langue française elle-même a émané de la langue latine. Il est curieux de voir les diverses portions de la littérature française se détacher lentement et inégalement du fond latin, selon qu'elles en sont plus ou moins indépendantes par leur nature respective.

Il est des genres littéraires qui n'ont pas cessé d'être exclusivement latins, même après l'avènement de la langue et de la littérature vulgaires. Telle est, par exemple, la théologie dogmatique, qui n'a pu déposer, au

moyen-âge, son enveloppe, son écorce latine. Le latin était une langue pour ainsi dire sacrée; et il faut aller jusqu'à l'événement qui a clos sans retour le moyen-âge, jusqu'à la réforme, pour trouver un traité de théologie dogmatique en langue française; il faut aller jusqu'à *l'Institution chrétienne* de Calvin.

La prédication se faisait tantôt en latin pour les clercs, tantôt en français pour le peuple. C'est dans l'homélie, le sermon, que la langue vulgaire a été employée d'abord, et cet emploi remonte jusqu'au IXe siècle; mais le latin, comme langue de l'église, comme langue de la religion, semblait si approprié à la prédication, que longtemps après cette époque on le voit disputer la chaire à l'envahissement de la langue vulgaire; et quand celle-ci s'en est emparée, il résiste encore. Le latin macaronique des sermons du XVe siècle, l'usage qui existe de nos jours, en Italie, de prononcer un sermon latin dans certaines solennités, enfin, jusqu'aux citations latines si souvent répétées dans nos sermons modernes, sont des témoins qui attestent avec quelle difficulté, après quels efforts de résistance long-temps soutenue, le latin a fait place à la langue française dans la prédication. Des compositions d'un autre genre, appartenant de même à la littérature théologique, se sont continuées en

latin, et en même temps ont commencé à être écrites en français; telles sont les légendes, traduites en général d'après un original latin, mais qui, dans ces traductions, prennent assez souvent une physionomie nouvelle, et même une physionomie un peu profane; tournent au fabliau populaire, parfois même au fabliau satirique.

Il est une autre portion de la littérature du moyen-âge dans laquelle on voit aussi le français venir se placer à côté du latin, sans le déposséder entièrement: c'est tout ce qui se rapporte à la littérature didactique, soit morale, soit scientifique. Dans cette dernière viennent se ranger les recueils de la science du moyen-âge, qui portaient le nom de *Trésors*, *d'Images du monde*, de *Miroirs*, de *Bestiaires*, etc. Ces recueils étaient originellement en latin; quelques-uns pourtant ont été rédigés ou en provençal ou en français. Le *Trésor* de Brunetto Latini fut écrit en français par ce réfugié toscan, à peu près en même temps que Vincent de Beauvais, confesseur de saint Louis, publiait en latin sa triple encyclopédie.

Quant à la philosophie proprement dite, elle a été, comme la théologie dogmatique, constamment écrite en latin au moyen-âge; et de même qu'il faut aller jusqu'à Calvin pour trouver un traité français de

théologie dogmatique, il faut aller encore plus loin, il faut aller jusqu'au grand novateur en philosophie, jusqu'à Descartes, pour trouver l'emploi de la langue française dans des matières purement philosophiques. Le premier exemple, qu'on en peut citer, est le *Discours sur la méthode*; les *Méditations* elles-mêmes ont été écrites d'abord en latin, et traduites, il est vrai, presque aussitôt en français.

L'histoire a commencé, au moyen-âge, par être une traduction de la chronique latine. Les deux grands ouvrages qui portent le nom de *Roman de Brut* et de *Roman de Rou*, ne sont que des translations en vers, l'un d'une chronique, l'autre de plusieurs. L'histoire fait un pas de plus; elle devient vivante, elle est écrite immédiatement en langue vulgaire, sans passer par la langue latine, et ceci a lieu dans le midi comme dans le nord de la France, en provençal et en français, en vers et en prose, presque simultanément: en vers provençaux dans la chronique de la guerre des Albigeois, si pleine de feu, de mouvement, de vie, si fortement empreinte des sentimens personnels du narrateur; et, en prose française, dans l'histoire de Villehardoin, marquée d'un si beau caractère de vérité, de gravité, de grandeur.

Les deux successeurs de Villehardoin, Joinville et Froissart, bien que d'un mérite inégal, continuent à mettre la vie dans l'histoire, en y introduisant l'emploi de la langue vulgaire, et en l'animant de leur propre individualité; entre leurs mains l'histoire passe de l'état de chronique latine, à celui de mémoire français.

La plupart des autres genres de littérature n'ont pas une origine aussi complètement latine que ceux dont je viens de parler. Ainsi, la poésie lyrique des troubadours et des trouvères, et surtout la portion de cette poésie qui roule sur les sentimens de galanterie chevaleresque, n'a pas une source latine; cette poésie est née avec la galanterie chevaleresque elle-même, et l'expression n'a pu précéder le sentiment. Cependant on trouve encore des liens qui rattachent à la latinité les chants des troubadours et des trouvères. La rime qu'ils emploient a commencé à se produire insensiblement dans la poésie latine des temps barbares. Enfin, le personnage même des troubadours procède des jongleurs, et ceux-ci sont, comme leur nom l'indique, une dérivation de l'ancien *joculator*, qui faisait partie, aussi bien que les *histrions* et les *mimes*, d'une classe d'hommes consacrée aux jeux dégénérés de la scène romaine.

Il va sans dire que la poésie épique, chevaleresque, n'a rien à faire non plus avec les origines latines; elle est dictée par les sentimens contemporains: ce qu'elle raconte en général, c'est la tradition populaire telle qu'elle s'est construite à travers les siècles et par l'effet des siècles ; il faut excepter cependant les poèmes qui ont pour sujet des évènements empruntés aux fables de l'antiquité : la guerre de Troie, par exemple, telle qu'on la trouvait dans les récits apocryphes de Darès le Phrygien ou de Dictys de Crète; la guerre de Thèbes, l'expédition des Argonautes, telles qu'on les trouvait dans Ovide ou dans Stace. Là le moyen-âge a eu devant les yeux des modèles latins, mais là encore la donnée populaire, nationale, moderne, a puissamment modifié, ou plutôt a complètement transformé la donnée antique. Si les hommes du moyen-âge n'étaient pas tout-à-fait étrangers aux aventures de la guerre de Troie, de la guerre de Thèbes ou à l'expédition des Argonautes, ils ne pouvaient comprendre l'antiquité dans son esprit, dans son caractère, dans ses mœurs. Le moyen-âge, en donnant le costume et les habitudes chevaleresques à des guerriers grecs ou troyens, les enlevait en quelque sorte à l'antiquité, et se les appropriait par son ignorance.

Les poèmes dont Alexandre est le héros, bien que ce personnage appartienne à l'histoire ancienne, ne doivent pas cependant être confondus avec les précédents, car cet Alexandre n'est ni celui d'Arrien, ni celui de Quinte-Curce; c'est un Alexandre traditionnel et non historique, c'est celui que racontent les *Vitoe Alexandri magni*, écrites d'après des originaux grecs, et contenant, non pas l'histoire, mais la tradition orale sur Alexandre, formée après sa mort dans les provinces qu'il avait soumises. Ainsi, l'Alexandre des épopées du moyen-âge n'appartient pas à l'antiquité, mais à la légende comme Charlemagne ou Arthur. Pour ces derniers, le fait est incontestable, et ce n'est pas de l'histoire qu'ont pu passer dans le domaine de la poésie chevaleresque ces deux noms qu'elle a tant célébrés. Quant aux chroniques dans lesquelles Charlemagne figure d'une manière plus ou moins analogue à celle dont il figure dans les romans de chevalerie, c'est, comme dans la chronique du moine de Saint-Gall, un récit fait d'après les traditions vivantes, ou, comme dans la chronique de Turpin, un récit fait d'après des chants populaires. Ces chroniques ne peuvent donc pas être considérées comme une source latine à laquelle auraient puisé les poèmes de chevalerie sur Charlemagne, mais comme un intermédiaire qui aurait recueilli avant eux

des chants et des récits plus anciens. La chronique de Geoffroy de Mounmouth, dans laquelle sont racontés de fabuleux exploits d'Arthur, ne peut pas être envisagée non plus comme la source des poèmes chevaleresques sur ce personnage et sur les héros de son cycle, car elle ne contient que quelques germes des évènements qu'ont développés, multipliés, variés à l'infini ces poèmes.

Les fabliaux n'ont pas un original latin; ils sont, en général, rédigés d'après la transmission orale, et appartiennent à cette masse de contes, d'histoires qui circulent d'un bout du monde à l'autre; c'est dans cette circulation que les a trouvés la poésie française du moyen-âge, c'est là qu'elle les a recueillis pour leur donner son empreinte. Il n'en est pas même de l'apologue; bien qu'il soit aussi de nature cosmopolite, et qu'il voyage, ainsi que le conte, de pays en pays, de siècle en siècle, l'apologue n'est arrivé au moyen-âge que par l'intermédiaire des fabulistes latins. Il faut faire une exception pour l'apologue par excellence, le *Roman de Renart*. Celui-ci est sorti d'une donnée populaire, et bien qu'il ait été mis en latin de très bonne heure, et que le monument peut-être le plus ancien qu'on en possède, soit latin, il n'en est pas moins certain que ce monument lui-même suppose des originaux antérieurs en langue

vulgaire. La poésie satirique ne procède pas non plus du latin, les *Bibles* sont nées à l'aspect des désordres du temps; elles sont nées ou de l'indignation sévère, ou de la joyeuse humeur que ces désordres ont fait naître dans les âmes des auteurs; elles ne sont pas le résultat d'une savante imitation de Perse ou de Juvénal.

Pour la poésie dramatique en langue vulgaire, sa partie religieuse, le *mystère* et le *miracle*, se rattachait aux mystères latins antérieurs, qui eux-mêmes étaient une partie du culte, et tenaient à cet ensemble de représentations théâtrales que l'église avait empruntées originairement au paganisme. Le drame bouffon, la farce, appartiennent plus en propre au moyen-âge, mais encore ici il y a un certain rapport de filiation entre les acteurs des tréteaux du moyen-âge et les derniers histrions de l'antiquité.

Tels sont les divers points par où la littérature nouvelle tient à la littérature latine antérieure, et par où elle s'en détache. On voit que les genres littéraires qui existent au moyen-âge, à la fois en latin et en français, et qui n'existent alors en français que parce qu'ils ont existé auparavant en latin, sont ceux qui contiennent une espèce d'enseignement : ainsi tout ce qui tient à la théologie, jusqu'aux légendes et aux mystères, qui en sont comme la partie épique et dramatique, tout

ce qui tient aux *moralités*, jusqu'à l'apologue ; - tandis que ce qui est purement d'imagination, d'inspiration spontanée, sans but ou religieux, ou moral, ou scientifique, ne procède pas de la littérature latine, mais de soi-même, et appartient en propre au moyen-âge français. Ainsi, la poésie lyrique, la poésie épique, les fabliaux, la satire, sont des genres qui n'ont pas d'antécédents latins, d'origine latine, qui surgissent spontanément dans la langue vivante et populaire du moyen-âge.

Passons du rapport du moyen-âge français avec la culture latine qui l'a précédé, à ses rapports avec les littératures étrangères contemporaines. Les influences qu'il a pu recevoir, si on ne considère que l'Europe, sont à peu près nulles. Au moyen-âge, La France a beaucoup donné et très peu reçu; si l'on tient compte de quelques traditions galloises qui ont dû se glisser en s'altérant beaucoup dans les romans de chevalerie, de quelques traditions ou plutôt de quelques allusions aux traditions germaniques qui y tiennent fort peu de place, on a évalué à peu près complètement tout ce que les Français peuvent devoir aux autres nations européennes. En revanche, les Français ont reçu beaucoup de contes de l'Orient, comme tous les autres peuples de l'Europe, peut-être plus qu'aucun autre. L'Espagne, où les points de contact établis avec les Arabes, soit

directement, soit par l'intermédiaire des juifs convertis, ont dû amener de fréquentes communications entre l'Orient et l'Occident; l'Espagne est à peu près le seul pays de l'Europe qui ait pu, au moyen-âge, agir sur les Français indirectement, en important dans la littérature française des emprunts faits à l'Orient. A cela près, les Français ont été constamment le véhicule par lequel les contes orientaux, transformés en fabliaux, ont été disséminés dans le reste de l'Europe. Ainsi, la collection des *Gesta Romanorum*, dans laquelle se trouve un assez grand nombre d'apologues et de contes orientaux qui ont eu cours en Europe au moyen-âge, cette collection a été rédigée par un Français.

Il faut remarquer que cette portion de la littérature du moyen-âge est peut-être la plus piquante, mais à coup sûr est la plus frivole, et, sauf quelques influences de la poésie arabe sur la poésie provençale qui portent plus sur la forme que sur le fond, c'est à peu près tout ce que la France doit aux Arabes.

Si les influences que les Français ont reçues au moyen-âge sont bientôt énumérées, il n'en est pas de même de celles qu'ils ont communiquées; le tableau des secondes serait aussi vaste que le tableau des premières est restreint. Les épopées chevaleresques, provençales et

françaises, ont été le type des épopées chevaleresques de l'Angleterre et de l'Allemagne, qui n'en sont en général que des traductions, tout au plus des reproductions un peu modifiées; et il en a été ainsi non-seulement pour notre héros national, Charlemagne, mais même pour des héros qui ne nous appartiennent pas par droit de naissance, comme Arthur ou Tristan. Ces personnages, empruntés aux traditions étrangères, ont été plus tôt célébrés par notre muse épique qu'ils ne l'ont été dans les autres pays de l'Europe et dans la patrie même de ces traditions.

Les nouvelles italiennes ne sont pas, pour la plupart, empruntées à nos fabliaux; un très grand nombre d'entre elles a pour base des anecdotes ou locales ou puisées aux sources les plus variées. Il en est cependant plusieurs, et des plus remarquables, qui n'offrent que des versions à peine altérées de nos fabliaux, soit dans Boccace, soit dans ses prédécesseurs ou ses continuateurs, soit enfin dans son imitateur anglais Chaucer. Quand La Fontaine a retrouvé chez Boccace des sujets qui étaient originellement français, il n'a fait que reprendre notre bien. Dépouillant ces récits enjoués de l'enveloppe quelque peu pédantesque dont Boccace les avait affublés, il leur a rendu, comme par instinct, leur caractère

primitif. Avec beaucoup d'art et de finesse, il a reproduit, en l'embellissant, la naïveté de ses modèles, qu'il ignorait.

Maintenant que nous avons vu d'où venait le moyen-âge français, quels étaient ses rapports avec les autres littératures, il nous reste à l'étudier en lui-même, à le considérer dans les quatre grandes inspirations qui ont fait sa vie, dans les quatre tendances principales qui le caractérisent; c'est l'inspiration chevaleresque, l'inspiration religieuse, la tendance par laquelle l'esprit humain aspire à l'indépendance philosophique; enfin, c'est l'opposition satirique qui fait la guerre à tout ce que le moyen-âge croit et révère le plus.

L'inspiration chevaleresque fut plus puissante encore au moyen-âge qu'on ne le pense d'ordinaire. La chevalerie n'est pas seulement une institution; c'est un fait moral et social immense, c'est tout un ordre d'idées, de croyances, c'est presque une religion. La chevalerie est née de l'alliance du christianisme avec certains sentimens terrestres de leur nature, mais élevés et pénétrés de l'esprit chrétien. Ayant prise sur les ames par ces sentimens naturels qu'elle respectait, mais qu'elle épurait et qu'elle exaltait, elle a lutté avec avantage contre la barbarie, contre la violence des mœurs féodales; elle a fait énormément pour la civilisation

intérieure, pour ce qu'on pourrait appeler la civilisation psychologique du moyen-âge. Aussi les idées, les mœurs chevaleresques tiennent-elles une place immense dans la littérature de ce temps. Non-seulement elles animent et remplissent la poésie épique et la poésie lyrique, mais elles se font jour dans des genres de littérature très différents, et dans lesquels on s'attend bien moins à les rencontrer, jusque dans les traductions de la Bible. Certaines portions de l'ancien Testament ont été transformées, pour ainsi dire, en récits chevaleresques; tels sont les livres des Rois et le livre des Machabées. L'esprit chevaleresque s'est insinué dans les légendes, particulièrement dans celles où la vierge Marie joue le principal rôle. Les chevaliers ont pour Notre-Dame une dévotion analogue à celle qu'ils ont envers la dame de leurs pensées; Notre-Dame les aime, les protège, et va au tournoi tenir la place de l'un d'eux, qui s'était oublié au pied de ses autels. La chevalerie pénètre même les fabliaux railleurs, et jusqu'au roman satirique de *Renart*. Les héros quadrupèdes de ce roman sont représentés chevauchant, piquant leurs montures, et portant le faucon au poing, tant était inévitable et invincible la préoccupation de l'idéal chevaleresque. La chevalerie a envahi le drame, composé primitivement pour les clercs et pour le peuple. Il n'y a pas de drame

chevaleresque au moyen-âge, parce qu'il n'y a pas, pour les représentations théâtrales, de public chevaleresque. Mais l'empire des idées et des sentimens de la chevalerie est si fort, que, même dans ce drame, qui n'est pas fait pour les chevaliers, l'intérêt chevaleresque a souvent remplacé et effacé presque entièrement l'intérêt religieux, comme on peut le voir dans les *miracles* du XIV^e siècle.

C'est surtout l'inspiration religieuse qu'on s'attend à trouver développée énergiquement au moyen-âge, et je puis dire que j'ai été bien surpris, quand, après deux années passées à étudier l'histoire de la littérature et de l'esprit humain à cette époque, je suis arrivé à ce résultat inattendu, que l'inspiration religieuse tient dans la poésie de ces siècles de foi une place assez médiocre. En général, tout ce qui appartient à la littérature religieuse est traduit du latin en français, et par conséquent froid; ce qui n'est pas traduit n'est guère plus animé. Il n'y a aucune comparaison entre la langueur de la poésie religieuse et l'exaltation de la poésie chevaleresque, la verve de la poésie satirique. Si l'on excepte quelques légendes, comme l'admirable récit du *Chevalier au Barizel*; si l'on excepte quelques accens religieux assez profonds dans la poésie des troubadours, et quelques traits d'un christianisme qui ne manque ni de

naïveté ni de grandeur, dans les plus anciennes épopées carlovingiennes, on ne découvre, en général, rien de bien saillant dans la poésie religieuse de la France au moyen-âge. Où est-elle donc, cette inspiration religieuse? Je la trouve ailleurs, je la trouve dans les sermons latins de saint Bernard, dans les ouvrages mystiques de saint Bonaventure, dans l'architecture gothique; mais je la cherche presque inutilement dans notre littérature, et même dans la littérature nationale des autres pays de l'Europe. Quelle est la grande œuvre de l'Allemagne au moyen-âge? Quel est son produit littéraire le plus éminent? Les *Nibelungen*, poème païen pour le fond, chevaleresque pour la forme. Le christianisme, qui est, pour ainsi dire, appliqué à la surface, n'a pas pénétré à l'intérieur, n'a pas modifié les sentimens de fougue et de férocité barbare, qui sont l'ame de cette terrible épopée. En Espagne, quel est le héros du moyen-âge? C'est le Cid; mais le Cid des romances, et surtout celui du vieux poème, est un personnage héroïque plutôt que religieux. Dans le poème, il s'allie avec les rois maures; dans les romances, il va à Rome tirer l'épée au milieu de l'église Saint-Pierre et faire trembler le pape. En Angleterre, quel est l'ouvrage le plus remarquable du moyen-âge? C'est le très jovial et passablement hérétique recueil de contes de Cantorbéry. En Italie, il y a Dante qui, à lui

seul, rachète tout le reste, qui a élevé au catholicisme un monument sublime; mais hors la poésie de Dante et quelques effusions mystiques, comme celles de saint François d'Assise, je vois bien dans Pétrarque l'expression de l'amour chevaleresque élevée à la perfection de l'art antique, je vois bien dans Boccace des plaisanteries folâtres et des narrations badines; mais je ne vois pas que la poésie catholique, la poésie religieuse, tienne plus de place en Italie que dans le reste de l'Europe.

Il est difficile de s'expliquer un semblable résultat. Faut-il dire que précisément parce que l'église avait une autorité supérieure à toute autre autorité, le moyen-âge, dans tout ce qui n'a pas été écrit par une plume sacerdotale, a été porté à faire acte d'opposition à l'église, au moins de cette opposition qui se trahit par l'indifférence? Quand les clercs écrivaient, ils écrivaient en latin; ceux qui écrivaient dans la langue vulgaire n'étaient pas, en général, des clercs, mais des individus sortis, ou des rangs du peuple, ou des rangs de l'aristocratie féodale, deux classes d'hommes qui chacune avait sa raison pour être en lutte avec l'église: la première par un instinct de résistance démocratique contre le pouvoir régnant, la seconde par une jalousie aristocratique d'autorité. Il serait

arrivé ici le contraire de ce qui se passe dans l'apologue du *Peintre et du Lion*, ce seraient les lions qui auraient été les peintres.

Quoi qu'il en soit des causes qui ont restreint au moyen-âge l'inspiration religieuse, ce fait se rattache à un autre fait remarquable, au mouvement latent et comprimé, mais réel, de l'esprit vers l'indépendance de la pensée. Je ne parle ici que de ce qu'il y a de sérieux dans ce mouvement; le tour de la satire viendra tout à l'heure.

Le premier pas de ce qu'on peut considérer comme une tendance de l'esprit à s'émanciper du joug de l'autorité, ce sont les traductions de la Bible en langue vulgaire; ces traductions furent, dès le principe, suspectes à l'autorité ecclésiastique, et on les voit depuis se renouveler de siècle en siècle, toutes les fois qu'il y a quelque part une tentative d'insurrection contre cette autorité. Non-seulement la translation de la Bible dans une langue vulgaire soumettait les livres saints au jugement particulier de tous les fidèles, mais aussi à cette translation se joignit bientôt quelque chose de plus que la traduction pure et simple; des interprétations, d'abord morales seulement, puis allégoriques, mirent sur la voie de ce que l'église voulait éviter, et de ce que la réforme a proclamé depuis, l'examen individuel de l'Écriture.

Si, au sein même de la littérature théologique, si, dans les traductions de la Bible, on surprend déjà ce qu'on peut appeler une aspiration à l'indépendance intellectuelle à plus forte raison en surprendra-t-on aussi le principe dans la littérature didactique et philosophique, rivale de la littérature théologique.

Parmi les traités de morale qui eurent le plus de vogue au moyen-âge, quelques-uns étaient, pour le fonds, purement ou presque purement païens, comme les prétendus apophtegmes de Caton, la *Consolation* de Boëce. L'église devait se défier de la moralité puisée à ces sources profanes. Il y avait aussi des livres de morale pratique dont les principes, pour n'être pas païens, n'étaient pas beaucoup plus acceptables pour l'église; c'étaient les traités qui avaient pour base les axiomes et en quelque sorte le code de la morale chevaleresque, de cette morale en partie différente de la morale dogmatique du christianisme, et par là suspecte à l'église.

Dans la littérature scientifique, dans ces *trésors*, ces *images du monde*, ces encyclopédies en prose et en vers qui contenaient le dépôt confus de toutes les connaissances du temps, il y en avait aussi une portion dont la foi pouvait s'alarmer. Là se trouvaient des idées sur la

structure du monde, sur la disposition des êtres, qui étaient empruntées soit à l'antiquité, soit aux Arabes, soit même aux Juifs, et qui ne s'accordaient pas avec la science ecclésiastique. C'étaient donc, dans les deux cas, un commencement d'indépendance, un effort de la pensée pour suivre sa voie, pour se soustraire insensiblement au joug de l'autorité; elle était donc par là sur le chemin qui devait conduire à la réforme. La littérature philosophique du moyen-âge, celle qui n'a guère été écrite qu'en latin, contenait plus qu'aucune autre des germes d'indépendance, et elle a toujours, à diverses reprises, encouru les censures de l'église. De là les persécutions contre Aristote, esprit libre, païen, et par conséquent dangereux; bien qu'on cherchât dans ses livres sa dialectique, qui n'était qu'un moyen, bien plus que ses conclusions métaphysiques, le seul fait d'un moyen, d'un instrument indépendant de l'église, lui faisait ombrage.. Les divers corps au sein desquels, a fleuri la philosophie du moyen-âge ont partagé les mêmes disgraces. L'université de Paris a provoqué souvent les défiances de Rome. Quand les frères mineurs se sont emparés de l'enseignement, ils n'ont pas tardé à devenir suspects à leur tour. Enfin, même dans les ouvrages en langue vulgaire, comme dans la deuxième partie du *Roman de la Rose*, s'est montrée une extrême hardiesse, une

extrême liberté de pensée, et jusqu'à une sorte de naturalisme et même de matérialisme prêché hautement, et mis dans la bouche de *Genius*, prêtre de la nature, qui arrive à certaines conséquences exprimées fort grossièrement, et assez semblables à ce qu'on a voulu établir, dans ces derniers temps, sous le nom de réhabilitation de la chair.

Un autre résultat auquel conduit l'étude impartiale et un peu approfondie du moyen-âge, c'est que l'opposition satirique occupe dans la littérature de ce temps une place infiniment plus considérable qu'on ne serait porté à le croire. Je ne sache pas une époque dans laquelle la raillerie, la satire, ait joué un aussi grand rôle que dans ce moyen-âge, qu'on s'est plu quelquefois à représenter comme une ère de sentimentalité et de mélancolie.

La satire n'est pas seulement dans les poèmes satiriques proprement dits; elle se trouve partout : dans les poèmes moraux les plus lugubres comme les vers de Thibaut de Marly sur la mort, parmi lesquels l'auteur a soin d'intercaler une satire contre Rome; dans les légendes, empreintes d'une dévotion ascétique, comme celle de l'évêque Ildefonse et de sainte Léocadie, légende que son pieux auteur interrompt brusquement pour adresser à l'église romaine la plus véhémement des invectives.

Dans les fabliaux, la satire perce à chaque vers; elle semble s'être concentrée dans le *Roman de Renart*, pour se développer ensuite dans les plus vastes proportions, embrasser toute la société du moyen-âge et se prendre corps à corps avec ce qui dominait cette société, avec l'église.

Toutes les fois que la satire apparaît dans notre littérature française du moyen-âge, c'est toujours avec beaucoup de verve et d'énergie, avec un charme de naturel et un bonheur d'expression que les autres genres littéraires sont loin d'offrir au même degré. Autant, comme je le disais, ce qui se rapporte à la poésie religieuse est, en général, pâle, décoloré, languissant, autant ce qui appartient à l'ironie, à la satire, est vif et inspiré. Ce déchaînement satirique est un grand fait historique, car dans cette portion si riche, si ardente de la littérature du moyen-âge, est le principe de la ruine et de la fin de la civilisation du moyen-âge. Chaque époque vit de sa foi; et son organisation repose sur sa foi. Mais chaque époque a la formidable puissance de railler ce qu'elle croit, ce qu'elle est, et par là de se désorganiser elle-même. Pour les croyances, pour les formes sociales, comme pour certains malades, le rire c'est la mort! c'est ce rire qui a tué le moyen-âge, car de lui sont nées les deux forces destructrices du XVIe siècle, très différentes l'une de l'autre par leur

nature, mais qui avaient toutes deux pour caractère commun de combattre la société du moyen âge, en combattant l'église sur laquelle reposait tout l'édifice de cette société; ces deux forces sont le protestantisme et l'incrédulité, les deux grands marteaux du XVIe siècle ! Ce sont eux qui ont frappé sur l'édifice et qui l'ont brisé, c'est par eux qu'un autre temps, une autre civilisation, ont été possibles. Eh bien ! tout cela a commencé par le sarcasme du moyen-âge; et comment l'église aurait-elle pu tenir, quand on avait ri pendant trois siècles des reliques, des pèlerinages, des moines et du pape, quand les mêmes attaques se continuaient renforcées par la vigueur nouvelle que l'esprit humain puisait dans le commerce de l'antiquité? Ainsi, aux limites d'une époque déjà parcourue on pressent par avance ce qui va agiter, ébranler la société et la pensée humaine dans les temps qui suivront.

Ces quatre grandes tendances, qui ont fourni à la littérature autant d'inspirations et de directions fondamentales, n'ont pas cessé après le moyen-âge; elles se sont prolongées dans les siècles postérieurs. L'inspiration chevaleresque a produit le roman et une grande partie de l'art dramatique; l'inspiration religieuse n'a pas tari, le siècle de Louis XIV est là pour l'attester.

En 881 ils avancent vers Cambrai et Amiens mais sont battus par Louis III et Carloman à Saucourt en Vimeuf (près d'Abbeville). En 882 ils envahissent l'Ile-de-France et Reims. En 911 les Normands signent la paix et s'installent près de l'estuaire de la Seine. Ils se révéleront comme de remarquables architectes. Un péril s'écartait un autre arrivait: les HONGROIS envahissent l'Allemagne du Sud, la Lorraine, la Lombardie et la Vallée du Rhône. Ils atteignent la Bourgogne et le Berry en 935 et Rome en 937, puis l'Aquitaine en 951. Heureusement l'empereur Othon 1er ou encore nommé (Othon 1er le Grand) remportera la victoire sur eux en 955 en Bavière.

- **Louis V le Fainéant**, le dernier souverain carolingien s'éteint. Après s'être illustré dans la défense du Royaume de France contre les Normands où il concurrence les deniers descendants de la lignée de Charlemagne, **Hugues Capet** s'empare de la couronne (987-990) et fonde ainsi la **dynastie des Capétiens**.

- **Les Capétiens**
Dynastie remontant à Hugues Capet, qui se fit élire roi de France en 987 contre le dernier prétendant légitime de la lignée

carolingienne, Charles, duc de Basse-Lorraine. Conçédée à l'origine de façon élective, la dignité royale ne devint héréditaire chez les Capétiens qu'à partir de 1179. D'abord limitée au seul duché de France (Paris et Orléans), la juridiction capétienne s'étend progressivement, grâce à une habile et tenace politique d'annexion, à d'autres régions : Artois, Vermandois, et Auvergne sont intégrés au royaume sous Philippe Auguste (1180-1223) qui confisque en outre au roi d'Angleterre Jean sans Terre l'Anjou (berceau de la famille des Plantagenêt), le Maine, la Normandie, le Poitou, la Saintonge et la Touraine ; le domaine capétien s'augmente encore du comté de Toulouse sous Philippe III le Hardi (1270-1285), de la Champagne, de l'Angoumois et du comté de Lyon sous Philippe IV le Bel (1285-1314). La lignée des Capétiens directs donna 14 rois à la France, dont Saint Louis (1226-1270) , et s'éteignit avec Charles IV le Bel (1323-1328), dernier des trois fils de Philippe IV le Bel. Lui succéda la branche des Capétiens Valois, dont Charles V (1364-1380) fut le troisième représentant après Philippe VI de Valois (1328-1350) et Jean le Bon (1350-1364) . La lignée des Valois se prolongea jusqu'à la mort d'Henri III en 1589. Le

successeur de ce dernier, Henri IV (1589-1614), fut le premier Capétien de la branche de Bourbon, qui se maintint sans interruption jusqu'en 1791, à la déposition de Louis XVI.

- Quand **Hugues Capet** est élu par ses pairs roi en 987 (la dynastie durera jusqu'en 1328), la France est dominée par de puissants seigneurs qui se partagent le territoire. A partir de son règne, la France ne connaît plus de véritables invasions. Mais comme le pays a été souvent divisé, et de vastes territoires avaient été distribués aux grands seigneurs en remerciement de leurs services, les possessions directes du roi se trouvent réduites à un petit domaine dans l'Ile-de-France. Le domaine royal forme la base politique et économique de la puissance du roi. Il établit sa capitale à Paris, au centre de son domaine. Paris présentait l'avantage d'être un port sur la Seine situé sur l'axe des futures routes marchandes. En l'an mil, Paris était limité à l'île de la Cité au milieu de la Seine. Deux ponts de bois traversaient le fleuve, un de chaque côté. Paris avait aussi l'avantage d'être entouré d'épaisses forêts qui se prêtaient aux chasses royales.

Succéderont au premier roi capétien **Robert II le Pieux**, **Henri 1er** et **Philippe 1er**.

- Le roi dispose d'un atout majeur qui lui donne de l'autorité sur les autres seigneurs qui, bien qu'ils soient ses vassaux, sont parfois plus puissants que lui. C'est que le roi est couronné et sacré par un évêque à Reims, et est ainsi reconnu comme roi de droit divin. Ce sacre religieux assure au roi un pouvoir surnaturel qui le distingue de ses vassaux et lui garantit un prestige incomparable malgré ses maigres terres. Cet avantage, tout ce qu'il y a de plus immatériel, sera soigneusement exploité par la dynastie pour survivre (Louis VII vers 1180), puis pour justifier son pouvoir grandissant. La chance des Capétiens, est d'avoir réglé les problèmes de succession par le principe de primogéniture, c'est à dire que la priorité est toujours accordée à l'aîné des enfants. On précise aussi que cet aîné doit être un mâle.
- **1066** Un Normand, **Guillaume 1er** (le Conquérant) envahit l'Angleterre.

Guillaume instaure une noblesse militaire très hiérarchisée, avec un code d'honneur.

- 1095 Le pape Urbain II prêche la **Croisade** au Concile de Clermont. Cette première croisade se met en marche en 1098 pour libérer les lieux saints de l'occupation musulmane. Les empereurs byzantins Michel VII et Alexis Ier Comnène avaient demandé l'intervention de l'Occident contre les Turcs Seldjoukides, à l'imitation des secours apportés à la lutte contre les Maures en Espagne.

- **XIIème-XIIIème** **siècle.**

Le XIIème siècle commence avec la succession de Henri Ier Beauclerc à son frère Guillaume II. Henri Ier usurpe le trône à son second frère, Robert II, alors en croisade. A Byzance on condamne les hérétiques bogomiles; en Palestine, l'ordre religieux des Hospitaliers est fondé, il se transformera en ordre des chevaliers de Malte en 1530; Frédéric Ier Barberousse est couronné empereur à Rome en 1155; Richard Ier Coeur de Lion devient roi d'Angleterre; la Troisième croisade est conduite par Philippe II Auguste... Le XIIème siècle c'est aussi la première traduction française de la Bible, le développement des "chansons de geste", la fondation de

Moscou, l'assassinat de Thomas Becket, l'emploi de la poudre noire par les Chinois à la bataille de Caishi...

- **La France est le pays le plus peuplé d'Europe** (17 millions d'habitants)
- **Naissance de la langue française**, sur la base du francien (dialectes nombreux) >->
- Société et économie d'abord bien équilibrées : **Les trois ordres** :
- Ceux qui travaillent : pays rural, importance de la terre et des paysans. Les paysans ne possèdent pas souvent leur terre. Relation entre seigneur et métayer (l'occupant de la terre qui donne la moitié /meitie/ de sa récolte au seigneur qui la possède) fondée sur la réciprocité des services : travail contre protection armée. Importance du code d'engagement, des contrats
- Ceux qui combattent : ordre de noblesse très hiérarchique, fondé sur l'allégeance. Esprit chevaleresque, courage, valeur au combat, protection Relation suzerain-vassal permet aussi la transmission des biens matériels (terres, qui vont avec le nom de famille et les armes) ; la femme ne peut pas hériter de son père ou de son mari, d'où l'importance économique du mariage dans la transmission des

biens; Mariages arrangés très courants. La littérature s'adresse souvent à ces nobles (ou nobliaux) lettrés, qui protègent les auteurs : naissance de l'amour courtois.

- Ceux qui prient : détiennent le vrai pouvoir direct sur les gens (église définit le village). Les religieux perpétuent un ordre religieux et moral, mais aussi économique (ils marient les gens). Ils contrôlent l'âme et le corps, et la parole (écrite et parlée) ils détiennent le savoir (latin). Persécutions fréquentes : Juifs, Cathares (virginité). Importance idéologique de la menace des " Infidèles " (les Musulmans) qui renforce la chrétienté et l'identité nationale. Importance des valeurs religieuses dans la littérature. L'essor des villes aux XIème-XIIème siècles perturbe cette stabilité fragile
- L'économie naît autour de spécialités industrielles dans les villes (bâtiment, textile). Les villes grandissent (plus de protection, conditions de vie plus faciles). Les marchands et les commerçants s'enrichissent et s'organisent en sociétés indépendantes de l'église et de la noblesse :

- confréries artisanales, guildes marchandes. Naissance des banques, importance croissante de l'argent (frappe de la monnaie au XIIIème siècle). Naissance d'un pouvoir économique laïc (lay). Les bourgeois revendiquent une culture en langue vulgaire (**fabliaux, théâtre vulgaire**), et des religions différentes.
- Naissance d'un quatrième ordre : ceux qui ne font rien, sans être nobles (qui ont du temps pour lire, à qui les arts donnent une légitimité et une identité).
- Changement dans le monde universitaire des clercs (lettrés) :
- Le trivium (dialectique, rhétorique, grammaire) enseigne le latin aux étudiants : on recopie, on imite les auteurs antiques. Avec la diffusion plus grande des livres, plus de sources sont disponibles : on commence à questionner les classiques, à critiquer leurs idées, à les comparer. Apparition du commentaire critique. Querelle philosophique entre les Idéalistes (**Platon**) et les Nominalistes (**Aristote**) ; querelle sur l'interprétation de la Bible. La relativisation des grands modèles provoque une diversification littéraire. >->

• LE BAS MOYEN ÂGE

De 1108 à 1180, on assiste à un essor économique et urbain. Les communes se constituent. L'Église se renouvelle. C'est l'époque de la chevalerie et des croisades. La bourgeoisie prend forme et les arts connaissent un nouveau souffle (art roman, puis gothique). L'ombre d'une menace plane pourtant: l'"Empire angevin" des Rois d'Angleterre (Plantagenêts).

- **Louis VI le Gros** (1108-1137): Il tentera durant son règne de 1108 à 1137 d'imposer le prestige de la monarchie aussi bien à l'intérieur de son royaume (comme ses prédécesseurs) que dans l'Europe chrétienne :
- * Il entre en conflit avec les petits seigneurs qui contestent son pouvoir en Ile-de-France en se comportant comme des châtelains brigands : il s'impose face à ces vassaux non respectueux en occupant leur territoire et en faisant détruire leurs donjons.
- *Il défend son royaume face à une tentative d'invasion de la part du puissant empereur d'Allemagne Henri V qui se dirige vers Reims. Il rassemble, en usant du droit de l'ost royal, les chevaliers de son royaume en 1124 pour barrer sa route.

- **Louis VII** (1137 -1180) fait figure de grand roi. Son mariage avec Eléonore d'Aquitaine donne tout le Sud-Ouest à la France qui s'étend ainsi jusqu'aux Pyrénées. Son prestige grandit encore lorsqu'il prend la direction de la deuxième croisade.
- 1147-1149: La deuxième Croisade: Cette expédition militaire organisée par l'Eglise et prêchée par saint Bernard de Vézelay, elle eut pour origine la reconquête du comté d'Edesse par les musulmans. Commandée par le roi de France Louis VII et l'empereur germanique Conrad III, elle échoua devant Damas...
- Malheureusement, les deux époux ne s'entendent pas et la reine divorce ; peu de temps après, elle épouse Henri Plantagenêt a qui elle apporte en dot ses territoires d'Aquitaine. Du coup, le roi d'Angleterre se retrouve à la tête d'un royaume plus puissant que celui du roi de France. Solidement installé dans ses possessions normandes, d'Anjou et d'Aquitaine, il représente une grave menace pour la France. L'affrontement est inévitable. Ce fut la cause de trois siècles de luttes entre Capétiens et Plantagenêts.
- **Le XIIIème siècle, apogée du Moyen-Age (1180-1330)**
Le XIIIème siècle, en France, s'ouvre en fait à la mort de Louis VII

(1180), couvre les règnes de Philippe Auguste, Louis VIII, Saint Louis, Philippe le Hardi et Philippe le Bel, et agonise avec les trois fils de ce dernier.

- **Prospérité**

La prospérité de la France du XIII^{ème} siècle vient d'abord de la prospérité des paysans, qui représentent encore l'écrasante majorité de la population. Les famines générales disparaissent quasiment en Europe, et on ne compte plus guère que des disettes régionales. Cette prospérité a plusieurs causes. D'abord le développement des réseaux commerciaux, qui permet d'importer de la nourriture lors des pénuries. Ensuite, les surfaces cultivées s'accroissent (défrichements partout, et aussi gains sur la mer comme en Hollande). Les rendements augmentent (assolement triennal, usage plus répandu du cheval pour tirer les charrues, premiers traités d'agronomie). Le bétail devient de plus en plus nombreux en conséquence, même si la demande en céréales freine l'extension des pâturages.

Sur le plan technique, les campagnes s'équipent (moulins à eau et autres exploitations de la force hydraulique) ; la technologie n'est

pas forcément améliorée (même si les chantiers des cathédrales ont mené à nombre d'innovations), elle est surtout plus diffusée. En construction, le bois disparaît des grandes constructions (châteaux, églises, palais) au profit de la pierre. Le fer est exploité plus intensivement (en Espagne, en Suède). Le progrès technique est surtout visible dans les produits de luxe, notamment en draperie, la spécialité italienne et flamande (La laine venant d'Angleterre, on voit au passage pourquoi la fidélité de la Flandre au roi de France sera souvent chancelante lors des guerres). Les métiers à tisser, le rouet apparaissent et se mécanisent. Leur extension est lente, souvent limitée par des intérêts privés. La soie est une autre industrie en plein essor. Auparavant importée de Byzance, elle est à présent produite en Italie après la quatrième Croisade. Autre nouveauté capitale, le papier est emprunté aux Musulmans. Les routes et les moyens de transport ont été la condition du développement commercial. La sécurité des voyageurs est aussi meilleure ; de nouveaux axes commerciaux apparaissent donc. La boussole apparaît vers 1190. Les (encore très sommaires) cartes maritimes (portulans) et le gouvernail n'empêchent pas la

navigation de rester risquée et hasardeuse. Les navires grossissent, surtout au Nord (domaine de la Hanse). La législation maritime et commerciale se développe également pour réguler cette expansion. Les foires sont de plus en plus nombreuses, contrôlées et encouragées, particulièrement en Champagne. Les systèmes judiciaires doivent suivre tant bien que mal pour régler les litiges ; l'utilisation de l'écrit se développe en partie en réponse à cela. Les poids et mesures, encore loin d'être unifiées, sont au moins contrôlées par les corporations et administrations. Les princes protègent même les marchands originaires des États ennemis ! L'explosion du commerce est donc loin d'être un accident. Le change et le calcul restent embryonnaires, mais les premiers manuels de calcul apparaissent (Fibonacci). Le prêt à intérêts, réprouvé par l'Église, est de plus en plus facilement excusé, et se répand malgré tout (en partie grâce aux Juifs, qui ne peuvent guère exercer d'autre métier).

La monnaie évolue aussi : les mines d'argent tournent à plein rendement, et les monnaies d'or réapparaissent, signe que les quantités de monnaie nécessaires sont de plus en plus

considérables. C'est aussi une marque de prestige pour un État. Autre phénomène capital, la monnaie se répand dans les campagnes ; la part des impôts payée en argent devient importante. La fortune devient de plus en plus un signe de reconnaissance sociale.

- **La société**

La société féodale atteint au XIIIème siècle son équilibre, entre clergé, noblesse (haute et petite), gens libres et serfs. Passer d'un état (noble, libre ou serf ; le clergé est hors-classe) à l'autre est quasiment impossible, et cela est justifié par un hypothétique "bien commun".

La noblesse voit son pouvoir se réduire, à cause de l'apparition de l'armée de métier, la pacification relative des États, la puissance croissante des rois et des villes, et de l'idéal chevaleresque généreux (la brute cède la pas au prud'homme instruit et réfléchi, qui oeuvre pour le bien commun). Enfin, le train de vie s'élève et les ressources des nobles ne suivent pas toujours, pendant que les commerçants s'enrichissent, ce qui diminue la puissance économique de la noblesse. Certaines familles doivent vendre leurs

terres.

Certes, les nobles restent souvent très puissants (électeurs allemands, barons anglais, constitution en groupes d'influence...).

La petite noblesse (économiquement la plus faible) peut s'élever par le service du roi, ou se vendre aux plus grands barons. Ces derniers forment de plus en plus un groupe social distinct.

Les paysans profitent bien sûr de l'expansion économique. Les affranchissements par rachat se multiplient et le roi favorise la libération des serfs. Une petite classe de paysans aisés apparaît.

Mais ces progrès sont très inégalement répartis, la situation empirant dans certaines régions. Les seigneurs gardent la suprématie. Les dettes paysannes s'accroissent (souvent au profit des paysans aisés).

La démographie suit ce développement (doublement de la population européenne entre 1200 et 1340), au profit des villes souvent, qui mettent en sujétion économique les campagnes environnantes.

Les corporations sont l'épine dorsale de la société urbaine. Nées d'un désir de contrôle et de réglementation, elles permettent la

domination des patrons. Les bourgeois sont les gens les plus favorisés économiquement et légalement, mais le patriarcat (grands marchands, nobles, propriétaires fonciers... mais pas d'artisans) garde le pouvoir politique, une fois l'hégémonie noble mise à bas. Les fortunes colossales des marchands les plus riches les rendent maîtres des villes ; le roi doit parfois intervenir pour protéger le peuple. Le processus est le plus développé en Italie, où l'Empereur n'a plus grand pouvoir sur les Cités-États. Dans le domaine juridique, on a vu que le développement du commerce a forcé le développement de la justice et le passage à l'écrit. Le droit romain reprend le pas partout. Les anciennes coutumes et lois de chaque province sont en général conservées mais peu à peu mises par écrit. Le système judiciaire devient très complexe, et déjà paperassier et coûteux.

La constitution des États

Sur le plan politique, les pouvoirs royaux s'affirment en Europe de l'Ouest. En France, le roi ne tolère plus l'insoumission, ni la suzeraineté papale ou impériale (il est reconnu "empereur en son royaume"). Certes, le Saint Empire Romain Germanique, en conflit

perpétuel avec la papauté, perd de son influence. En Europe de l'Est, les rois ont au contraire tendance à se faire déposséder de leurs prérogatives.

En fait, c'est surtout, c'est l'idée de royaume, d'un État, qui fait des progrès, au-dessus de la personnalité du roi (d'où, en France, l'inaliénabilité du domaine royal, qui n'est plus simplement la propriété du roi). Le roi doit gouverner en fonction du bien commun. Des mécanisme de contrôle apparaissent donc (Parlement anglais, États Généraux français...). En France, les institutions viennent à maturité sous Philippe le Bel.

L'Église et la religion

L'Église est la "monarchie" qui a le plus progressé au XIIIème siècle. Reconnaisant finalement que les princes ont un pouvoir temporel non lié à l'Église, et se reconnaissant incompétents pour certaines affaires de droit commun (même féodal), les papes s'arrogent par contre le pouvoir moral, et donc la possibilité d'intervenir directement malgré tout dans les affaires temporelles : des rois ou empereurs peuvent être jugés et excommuniés, voire déposés, des comtes cathares sont dépouillés, Jean sans Terre est

excommunié pour avoir refusé de reconnaître un archevêque nommé par le pape. Inversement, lorsque ce même Jean doit signer la Magna Carta, le pape la déclare nulle. Le pape aide les princes, mais veut garder une certaine suzeraineté sur eux. Cette suzeraineté peut être temporelle : la Sicile, l'Angleterre un moment, sont théoriquement données par le pape à leurs princes régnants. La séparation du temporel et du spirituel, voulue par les princes, est ainsi battue en brèche, et même hérétique... Dans l'Église, la primauté papale (droit canon) devient absolue dans tous les domaines. Cependant, la position de l'Église est dans les faits toujours en retard sur la société, et les réformes y sont constamment à l'ordre du jour durant tout le siècle. L'Église tente aussi de se rapprocher de la masse des fidèles (le Purgatoire apparaît ; la pratique religieuse devient plus "matérielle" : rosaires, cérémonies...). L'hérésie (cathares...) est impitoyablement réprimée (Inquisition, croisades en Languedoc), mais mettra un siècle à disparaître. Les ordres mendiants se développent (Dominicains, Franciscains...). Etablis dans les villes, ils sont à l'origine de

l'évolution théologique (plus proche du peuple, mais souvent intolérante), ainsi que de tentatives d'évangélisation ratées (Afrique du Nord, Mongols) ou réussies (conversion des chrétiens nestoriens de Perse et de Chine). Les universités sont encouragées ; elles deviennent autonomes (judiciairement et administrativement). Les études sont très longues et réservées à une élite. Une des grandes évolutions qui se sont produites sous le règne de Saint Louis est le développement de l'Université de Paris. Elle existait déjà, de même que celles de Montpellier ou Orléans. Elle prend une existence juridique, sous la tutelle directe du pape. Les locaux ne sont pas fixes, même si les "collèges" apparaissent pour loger les étudiants (d'où la Sorbonne). Les étudiants sont déjà agités, constamment en conflit avec le pape ou la police parisienne. Les maîtres en conflit avec l'Église (Thomas d'Aquin) sont les plus admirés. En conséquence, la théologie, centre de l'enseignement, perd un peu de place au profit des philosophes anciens (Aristote) ou étrangers (l'arabe Averroès), bien que l'Église aime peu l'influence de ces penseurs non catholiques. La réflexion est encouragée (dans certaines limites) ;

les gros ouvrages de doctrine fleurissent.

Enfin, c'est l'âge des grandes cathédrales gothiques, commencées souvent au siècle précédent. Le renouveau de la foi, le support du pouvoir, l'enrichissement de la société, favorisent ce développement architectural, signe le plus visible d'une civilisation en plein essor.

Les lettres

La littérature voit apparaître des ouvrages en langue vulgaire car le public s'élargit. Le réalisme s'impose, l'humour est plus courant (fabliaux, Roman de Renart). Le siècle finira avec la Divine Comédie de Dante.

- 1189-1192: La Croisade des Rois
- Fils de Louis VII, **Philippe II Auguste**, veut bouter l'Anglais hors de France. Mais de longues années de luttes seront nécessaires, d'abord contre Richard Cœur de Lion, puis contre son frère, le cruel Jean sans Terre, pour que le conflit tourne à l'avantage de la France.

En 1202, Philippe Auguste s'est lancé à la conquête de la Normandie ; il réussit à faire capituler la puissante forteresse de

Château Gaillard qui en défend l'accès par la Seine. Après la Normandie, il soumet le Maine, l'Anjou, la Touraine, le Poitou. L'empereur d'Allemagne, s'inquiétant de cet agrandissement de la France, s'allie avec le roi d'Angleterre. La formidable coalition s'apprête à envahir le royaume ; pourtant, Philippe Auguste arrête les deux armées à la bataille de Bouvines (1214). Son prestige, déjà grand, sort renforcé de cette victoire. Quand il meurt, en 1223, les Anglais ne possèdent, plus en France qu'une seule province du Sud-ouest : la Guyenne. Ce grand roi laisse donc une France sauvée des menaces extérieures et une monarchie consolidée.

- **Saint Louis** (Louis IX) règne de 1226 à 1270. Son intégrité lui confère le rôle d'arbitre de la chrétienté. **Philippe IV le Bel** affermit la royauté capétienne. Le dernier Capétien direct, **Charles IV le Bel** meurt en 1328. Suit une crise dynastique qui fait renaître l'antagonisme franco-anglais. C'est ce qui provoque la Guerre de Cent Ans.
- Une période de crise, au XIVème siècle

- - la famine :

Une famine ravageuse survient en Allemagne en 1309, puis s'étend à toute l'Europe occidentale en 1315 et 1316. Un refroidissement climatique explique en partie ce phénomène, aggravé en 1315 par de fortes pluies continues. Cependant, la catastrophe prend toute son ampleur à cause de la surpopulation qui touche les terroirs et les villes manufacturières, où affluent les immigrants ruraux.

- - la peste :

Dans les villes, insalubres, les populations sous-alimentées résistent mal aux épidémies de peste, qu'une médecine balbutiante se révèle incapable d'enrayer. De 1347 à 1349, suivant les grands axes commerciaux, la maladie se propage jusqu'en Ile-de-France, où elle ravage Paris de juin 1348 à juin 1349. Présente en Europe centrale dès 1347, elle gagne les Pays-Bas et l'Angleterre, puis l'Écosse et les pays scandinaves en 1350. Paris doit encore subir ses attaques récurrentes en 1361-1362, alors que la peste des enfants s'abat, particulièrement sévère, sur le Languedoc en 1363.

Certains préfèrent fuir, d'autres se murent chez eux. Prince ou serf, riche ou pauvre, nul n'est épargné par le fléau. Les historiens estiment à 25 millions (soit le tiers de la population) les victimes de la Grande Peste en Europe occidentale. Les effets varient cependant d'une région à l'autre, voire d'un village à l'autre. Le Béarn, tout comme l'Allemagne méridionale, semble avoir bénéficié d'une grâce particulière. En raison de la promiscuité qui règne dans les grandes villes, celles-ci sont plus ravagées que les hameaux isolés.

- - la guerre et les pillages : Enlisée dans la guerre de Cent Ans (1337-1475), à laquelle s'ajoute de 1407 à 1413 le conflit entre Armagnacs et Bourguignons, la France, est sans doute le pays le plus touché par les multiples conflits qui s'étendent sur toute l'Europe occidentale. Les conflits mobilisent de plus en plus d'hommes, sur terre ou sur mer, où pirates et gardes-côtes mercenaires sévissent. Les armes se multiplient et se perfectionnent. Les trêves n'apportent aucun soulagement aux campagnes pillées par des armées dépourvues de tout autre moyen de ravitaillement,

et la tactique de la terre brûlée, utilisée pour repousser l'ennemi,
n'arrange rien.

Inévitablement, les récoltes, mauvaises et peu nombreuses, provoquent une hausse des prix jusqu'en 1310. Les salaires aussi sont en hausse : les hommes deviennent rares, et les seigneurs sont prêts à y mettre le prix, afin d'avoir de la main d'oeuvre et de relancer l'exploitation de leurs terres.

Mais en 1317, les récoltes sont trop nombreuses, c'est le phénomène inverse qui se produit...

En fait, curieusement, la condition paysanne s'améliore plutôt au début du XIV^e siècle. Certes, le servage sévit encore, plus fortement en Angleterre et en Europe centrale. Mais beaucoup de ruraux tirent profit de la hausse des produits céréaliers de 1317-1318.

Ceux qui ont survécu à la peste profitent du bas prix de la terre désertée : nombre de paysans élargissent leurs terroirs et louent cher leur force de travail à une noblesse souvent ruinée. Néanmoins, dans ce climat d'incertitude et d'insécurité, la population ne supporte pas les taxes, sans cesse augmentées pour

payer la guerre. La production et la consommation sont en recul dans cette société perturbée, où les pouvoirs, publics comme seigneuriaux, sont plus que jamais contestés.

- Les péripéties de la guerre de Cent Ans dévalorisent le pouvoir royal au profit des aristocraties. Les états généraux entendent jouer leur rôle : ils sont réunis dix-sept fois en France au cours du XIVe siècle, pour le vote de subsides, le règlement des successions ou l'approbation des traités. Mais, malgré le contrôle qu'ils prétendent exercer sur les finances publiques, ils ne menacent guère le pouvoir du roi, pas plus que ne le font les assemblées locales, que le souverain sait finalement utiliser à son avantage. Les grands du royaume cherchent plus à contrôler l'autorité du souverain qu'à la détruire. Entre 1314 et 1483, les conflits se succèdent au sein d'une même dynastie, ou entre dynasties rivales. L'enchevêtrement des liens familiaux et des obédiences vassaliques a depuis longtemps brouillé les points de repère politiques et sociaux, tout en nourrissant des conflits d'autorité dont l'arbitrage incombe à la

force plus qu'au droit.

Les échecs dans la guerre de Cent Ans ternissent profondément le prestige de la monarchie française, en même temps que celui de la chevalerie. Les défaites préparent certes une remise en cause de la stratégie et des armées, mais aussi de toute une organisation sociale fondée sur l'aristocratie militaire.

Dans un royaume humilié, désorienté, privé de souverain (Jean II le Bon est prisonnier en Angleterre), soumis aux ambitions de Charles de Navarre et en proie aux révoltes populaires, un mouvement de révolte se crée, pour être étouffé dans l'oeuf. Mais partout en Europe, campagnes et villes sont gagnées par des flambées de violence. Expression d'une rageuse lassitude, ces mouvements sont dépourvus de programme social et politique, bien qu'ils soient, de fait, antifiscaux et antiseigneuriaux.

Dans les campagnes, les défaites militaires, l'incurie des seigneurs absents, les pillages et les destructions, l'accroissement de la fiscalité royale et seigneuriale provoquent de brusques protestations, non pas tant des plus pauvres, mais surtout des nouveaux enrichis, qui craignent de voir fondre leur acquis. Les

meilleurs terroirs agricoles sont touchés.

Ces révoltes prennent généralement l'aspect d'effrois spontanés, violents, et cruellement réprimés.

Mais le malaise est loin d'être seulement d'ordre politique. En effet, après guerres, famine, pestes, les hommes s'étonnent d'être encore en vie et, ne trouvant aucune explication acceptable dans la religion, ils la délaissent.

La population se met à penser qu'il faut profiter de chaque instant, au maximum. La mode se développe, les parures se font somptueuses, les bals, banquets, se succèdent parmi la bourgeoisie.

Mais le phénomène se ressent également chez les paysans.

Dans ce nouveau climat, la monarchie s'installe sur des bases plus solides qu'auparavant : plus aucune principauté ne vient défier l'autorité monarchique, c'est la fin de la féodalité et, avec elle, la fin du Moyen Age.

- Sous **Philippe VI de Valois** et **Jean II le Bon**, période plutôt sombre. Défaites de Crécy en 1346 et de Poitiers dix ans plus tard, ayant pour conséquence une importante implantation anglaise dans la France du Sud-Ouest.

- 1348 : Épidémie de peste
- 1378: début du grand Schisme d'Occident
- **Charles V le Sage** redore le blason français de 1364 à 1380. Mais ses efforts seront anéantis par son fils, **Charles VI le Fou**, duc de Bourgogne, qui est un allié des Anglais donc un adversaire de la royauté. Le royaume est submergé: défaite d'Azincourt (1415). Les Anglais deviennent maîtres du pays par le Traité de Troyes en 1420; le royaume reviendra à Henri V d'Angleterre et à ses héritiers après la mort de Charles VI, l'actuel roi. Le dauphin Charles est déshérité. Henri V épouse Catherine de Valois, fille de Charles VI. Il reconnaît la position du duc de Bourgogne et jure de respecter les coutumes du royaume de France, qui reste distinct de celui d'Angleterre; une double monarchie naît de ce traité, même si, en fait, la France est divisée en trois (la Bretagne étant à part).
- De 1422 à 1461, **Charles VII** d'abord aidé de **Jeanne d'Arc** débarrasse le territoire national de la présence des Anglais et restaure l'autorité royale.
- La Guerre de Cent Ans a duré de 1338 à 1436 (116 ans) mais il faut en soustraire toutes les trêves (notamment le début du règne de

Charles

VI).

La France en sort ruinée. Les batailles ont fait relativement peu de morts à côté des ravages des chevauchées (villages brûlés, villes pillées...), des famines et de la Peste.

La terre est retournée en friches en de nombreux endroits, des villes entières sont ruinées. Le commerce est presque au point mort, les marchands italiens ne s'aventurant plus dans les ports ou les zones de combats. Bordeaux, coupée de l'Angleterre, commence à péricliter.

Les régions moins touchées (Bretagne, Centre, Est, Midi) en profitent ; les circuits commerciaux se sont un peu restructurés vers ces régions.

Une catégorie de grands commerçants émerge, qui sait en tirer parti et remplacer les Italiens (Jacques Coeur). La bourgeoisie reprend toute l'influence perdue pendant la Guerre de Cent Ans. Politiquement, le roi est encore faible ; les grands seigneurs ont repris leurs habitudes d'indépendance, en particulier le plus puissant, le duc de Bourgogne. C'est le travail de Charles VII et de Louis XI de rétablir la puissance royale.

- En 1453, les Turcs prennent Constantinople. C'est la **fin de l'Empire chrétien d'Orient**. Douze siècles séparent la naissance de la chute de l'Empire byzantin (330-1453): douze siècles marqués par une lente et totale transformation dans l'organisation politique et militaire, sociale et religieuse. Héritier des puissantes institutions politiques romaines, de la brillante culture et de la riche langue grecques, de la religion chrétienne, l'Empire byzantin survivra, grâce à son rayonnement artistique, bien au-delà de la chute de Constantinople.
- **Louis XI** devient roi de France en 1461. Il promet l'aide à Jean II d'Aragon contre la Castille. Son armée, sous les ordres de Gaston IV de Foix, franchit les Pyrénées. Une autre occupe le Roussillon et réunit ce territoire, ainsi que la Cerdagne au royaume français. Louis XI occupe la Bourgogne et la Picardie. En 1481, à la mort de Charles du Maine, ses territoires - à savoir le Maine et la Provence - sont réunis au royaume
- **Charles VIII** succède à son père en 1483 mais la régence est assurée jusqu'en 1494 par Anne de Beaujeu, sa sœur. Les Grands, menés par Louis d'Orléans, tentent de se soulever

contre la régente mais sont battus en 1488. En 1490, Charles VIII annexe la Bretagne grâce à son mariage avec Anne de Bretagne. En 1492, c'est la fin de la Reconquista espagnole. Les Espagnols reprennent les villes comme Grenade aux Musulmans. Christophe Colomb et ses 3 caravelles accostent aux Bahamas. En 1498, Charles VIII décède. Il ne laisse aucun héritier mâle vivant à sa mort, aussi la couronne passe aux mains des Valois-Orléans.

L'Eglise détient le pouvoir sur les lettres et les arts. Le XVI^e siècle est marqué par l'essor du monarchisme. L'architecture et la sculpture sont au service des moines. La musique se consacre à la liturgie. Mais les écoles monastiques sont désormais concurrencées par les écoles cathédrales.

L'aristocratie exerce une puissance politique de plus en plus indépendante par rapport à l'autorité spirituelle, mais elle ne dispose pas encore de sa littérature.

La noblesse ne voit pas ses besoins culturels comblés: elle ressent le besoin d'une poésie qui exalterait ses valeurs. Elle accueille volontiers les jongleurs, même s'ils viennent de loin.

La bourgeoisie urbaine à son tour veut avoir ses poètes. Les modèles sont d'abord ceux de la

culture chevaleresque. Mais bientôt se constitue

une littérature citadine spécifique, de caractère

réaliste et satirique, en même temps que se développe le théâtre.

Dans ce panorama, le petit peuple des campagnes, exclus du renouveau culturel en cours. Et pourtant, le monde paysan n'est pas étranger à l'essor littéraire qui se fait jour.

En face d'une culture latine anachronique et transplantée, les auteurs vernaculaires ont

confusément conscience d'apporter un art d'écrire autochtone, plus conforme aux traditions indigènes.

**1) TRANSMISSION ORALE ET
CULTURE ECRITE**

Certes, la haute noblesse peut avoir accès à un savoir qui n'est pas négligeable; d'autre part, la bourgeoisie a très vite ressenti le besoin d'une instruction minimale: on exagère le poids de l'analphabétisme au Moyen Age. Mais les clercs connaissent mieux que les laïcs la façon de rédiger une lettre, une charte, un contrat. Ils déchiffrent avec aisance la graphie des scribes et les abréviations qui embarrassent encore de nos jours le paléographe.

Les documents officiels sont rédigés pour la plupart en latin. Ce latin n'est pas, même pour les profanes, une langue étrangère, puisque c'est celle de la liturgie; mais dès le concile de Tours, en 813, où l'on impose que les sermons soient prononcés dans le dialecte local, il est manifeste que la communauté des fidèles n'est plus capable de suivre dans le détail la totalité de l'office.

L'enseignement des sciences, exige qu'on soit bon latiniste. Il commence par le trivium (grammaire, rhétorique, dialectique) et se poursuit par le quadrivium (arithmétique, géométrie, astronomie et musique). Or, la grammaire est celle de Donat et la rhétorique celle de Cicéron. La lectio ou lecture commentée procède à partir

de la Vulgate: elle recherche les sens symboliques en dégagant les concordances entre les deux Testaments ou en interprétant le texte dans un sens mystique.

L'univers médiéval est profondément marqué par ce symbolisme.

L'exégèse biblique, depuis Origène, cherche moins à éclairer le contexte historique des livres saints que les significations diverses de leurs versets. Il existe des manuels pour aider le novice: *Liber scintillarum* qui groupe les références, recueils de commentaires tels que la *Glosa ordinaria*, de Walafried Strabo au IX siècle.

Mais la cosmologie du monarchisme est ébranlée par la redécouverte de l'individuel. Au

début du XII siècle, moralistes et théologiens élaborent de nouvelles doctrines qui insistent, en matière de pénitence, sur l'intention plus que sur la faute elle-même, et c'est le moment où l'on passe d'une shame culture, où la sanction majeure est la l'exclusion de la communauté, à une guilt culture qui souligne la nécessité d'une parfaite contrition. A la même époque, l'Eglise se

refuse à invalider les mariages clandestins, parce qu'ils sont fondés sur la dilectio ou tendresse réciproque.

Le savoir n'est plus confiné dans les monastères. Les grans foyers de la vie intellectuelle sont Poitiers, Laon, Chartres et Paris. Au bout du XVIII siècle s'organisent les universités, avec leurs facultés (des arts, c'est-à-dire des lettres et des sciences; de droit, de médecine et de théologie) et leur système d'examens (licence, maîtrise, doctorat; soutenances de thèses et débats sur des sujets divers). L'omniprésence du latin favorise la circulation des doctrines, mais aussi celle des étudiants et des maîtres: l'Allemand Albert le Grand, l'Italien Thomas d'Aquin enseignent à Paris, et leurs élèves, venus de tout l'Occident chrétien, se regroupent par nations dans des collèges distincts mais il faut entendre par "collège" le lieu de leur résidence et non celui où ils suivent les cours.

2) LES PUBLICS ET LES OEUVRES

La littérature médiévale s'adresse à plusieurs publics. Plus exactement, la différence entre les genres semble d'abord coresspondre à une différence entre les publics. La chanson de geste est sans doute originellement destinée à une audience chevaleresque qui apprécie les descriptions de bataille, les exploits énormes. Ce sont les mêmes chevaliers qui se réjouissent après boire à l'écoute de fabliaux qui narrent les fourberies de Renart le goupil. Plus subtil, le grand chant courtois s'adresse aussi à une audience féminine que ne rebutent pas non plus les détours psychologiques des romans antiques et arthuriens.

Au XVIII siècle, la poésie et le roman n'hésitent plus à parler d'argent. Le répertoire des jongleurs s'étend, dès la fin du XII siècle, de la vie

de saint aux contes les plus profanes, en passant par l'épopée et le lai arthurien, comme si tout était devenu bon pour tous les auditoires.

Cette évolution ne va pas sans crises. Le poète a souvent besoin d'être pris en charge par des protecteurs. Il peut écrire sur commande, comme Chrétien de Troyes composant *Le Chevalier de la Charette* pour Marie de Champagne. Il peut aussi dédier son oeuvre à un grand seigneur: le même Chrétien voue son *Conte du Graal* à la gloire de Philippe d'Alsace, comte de Flandre: vers 1200, Jean Renart dédicace son *Guillaume de Dole* au futur évêque de Beauvais. Mais vient le moment où l'aristocratie hésite à subventionner la littérature: vers 1250, l'auteur du *Couronnement de Renart* se lamente sur la mort de Gui de Dampierre, qui sonne le glas de l'antique largesse.

La poésie ne redevient payante que du jour où le poète entre au service du prince et consent à devenir un de ses domestiques: c'est peut-être ce qui se produit pour Adame et Halle lorsqu'il suit en Italie le comte Robert d'Artois; ce sera le sort des poètes à la fin du Moyen Age et jusqu'au XVIII^e siècle. Les cours auront leurs écrivains officiels comme elles auront leurs peintres et leurs maîtres de chapelle, qui sont des compositeurs à gage..

3) LA DIFFUSION MANUSCRITE

Au début était le jongleur... Plus exactement, au début était le poète, qui mit son oeuvre en texte. Les plus belles chansons de geste et les plus beaux romans manifestent un souci de composition formelle incompatible avec toute espèce d'improvisation. Ce qui cependant est possible, c'est que jongleurs aient mémorisé un répertoire considérable.

Les auteurs médiévaux ne nous sont généralement parvenus qu'à travers des transcriptions tardives. Entre la rédaction du poème et la copie la plus ancienne que nous en ayons gardé, s'est souvent écoulé plus d'un demi-siècle.

Entre temps, l'oubli a fait son travail, où une sélection s'est opérée, qui a pour conséquence, entre autres, que les chansonniers qui ont recueilli les chansons des troubadours et des trouvères sont des manuscrits, et que beaucoup de pièces,

surtout celles du XII siècle, se sont perdues. Les autres, celles que nous pouvons admirer, se présentent de façon différente d'une version à l'autre, l'ordre des strophes, en particulier, est rarement certain. Tout se passe, à la limite, comme si chaque scribe s'arrogeait la liberté de recomposer la chanson.

La filiation des manuscrits est perturbée par la contamination: dans un scriptorium pouvaient exister plusieurs exemplaires du texte à reproduire, et au modèle que suit le copiste viennent s'ajouter des versions de référence dont dispose le clerc qui dirige l'atelier. Chaque transcription est presque une nouvelle facture., et il n'est point de règles qui permettent de remonter à l'archétype: les éditeurs actuels ont renoncé aux illusions de leurs prédécesseurs, qui croyaient y parvenir en invoquant l'unanimité des autres manuscrits contre la leçon isolée; la meilleure méthode d'édition est en définitive celle de Joseph Bédier: elle consiste à choisir une version et à s'y tenir, quitte à corriger

quelques bévues du scribe; au moins est-on sûr de publier un état du texte qui a effectivement circulé au Moyen Âge.

Il est vrai que Le Roman de la Rose est lui aussi une sorte de manuel qui exprime une parole d'autorité. Ici, peu de variantes d'un manuscrit à l'autre, parce que le poème s'apprend par cœur dans de vastes milieux. Il est des discours auxquels on n'a pas le droit de toucher, et la liberté du scribe s'arrête lorsque l'unanimité des lecteurs fige définitivement l'écriture. La vie posthume de l'oeuvre prend alors un autre visage: celui des imitations successives, celui des gloses, voire celui des débats littéraires comme la querelle qui agite

l'intelligentia au début du XV siècle, sur l'immoralité ou au contraire sur les mérites culturels de Jean de Meung. Que l'on ne voie point dans ces disputes de simples passes d'armes rhétoriques: la littérature est encore, en ce temps-là, une affaire sérieuse! On croit que les lettres *peuvent changer les moeurs, et d'auctoritas n'est pas prise à la légère.*

L'HISTOIRE SAINTE A L'HISTOIRE PROFANE

Introduction

La civilisation de l'Occident médiévale est une civilisation marquée par la conscience du temps. Il est des cultures de la non-durée, qui ne perçoivent pas le devenir, parce qu'elles n'évoluent pas ou ne veulent pas évoluer; au contraire, dès la plus haute Antiquité grecque puis romaine, les peuples occidentaux ont accepté les évolutions nécessaires: leurs modes, leurs arts, leurs façons de vivre se sont transformés de génération en génération; ils ont toléré, puis encouragé le progrès des sciences et des techniques, ils ont presque toujours consenti à temps aux réformes.

L'Occident médiéval sait que l'histoire bouge. Les auteurs médiévaux en prennent acte. Chrétien

de Troyes, au début de son *Cligès*, célèbre la

tranlatio studii, le transfert du flambeau culturel

qui est passé de la Grèce à Rome, puis aux

Français. Mais le même Chrétien, au début de son

Yvain, déplore la décadence d'une courtoisie qui *fleurissait jadis, quand le roi Arthur régnait sur la Bretagne*.

1) LA ROUE DE FORTUNE

La roue de Fortune revêt des sens différents selon les auteurs qui la décrivent. Elle vient du *De consolatione philosophiae* où Boèce, déchu de son pouvoir temporel et emprisonné dans une geôle dont il ne sortira que pour mis à mort, déplore les vicissitudes de la vie publique et s'enferme dans une résignation qui est une forme de mépris du monde. Puis elle est chantée par les Goliards, petits clercs marginaux assidus à la taverne et passionnés par le jeu au point de risquer leur chemise sur un coup de dés. On la retrouve au début du XIII siècle dans *La Mort le Roi Artus*, quand Arthur se voit en songe dominer le monde puis jeté à bas. Elle figure alors la fragilité de la gloire terrestre et illustre la toute-puissance du hasard. Et c'est à la fin du XIII siècle qu'elle assume véritablement une portée politique, en liaison avec l'ascension de la bourgeoisie.

En effet, dans Le Jeu de la Feuillée d'Adam de

la Halle 1276, elle apparaît au cours d'une scène

étrange où trois fées commentent de récents événements

survenus à Arras. Fortune élève au pinacle certaines familles:

celles-là resteront au pouvoir pendant plusieurs générations, tandis que leurs adversaires, tribuns au service de classes plus modestes, sont terrassés comme ce Thomas de Bourriane vers qui va la sympathie du poète. Le texte énonce l'échec d'une contestation précoce, mais non l'impossibilité de toute évolution. Inversement, le Dit de Pierre de La Brosse expose après 1278 le malaise d'une société qui vient d'assister à un drame bouleversant: la chute d'un ministre d'origine routière, condamné par l'hostilité de la reine, femme du roi Philippe III. Au contraire, la rotatio s'arrête dans Renart le Nouvel, du Lillois Jacquemart Gielée, lorsque le goupil, parvenu au faite avec sous lui le Pape et l'Empereur, bloque la machine et gouverne donc durablement le monde avec l'appui des ordres mendiants. La figure de Fortune revêt un sens divers d'un auteur à l'autre, et toujours en fonction d'un contexte précis.

Ce que signifie aussi la roue de Fortune, c'est la conscience d'un temps cyclique, avec ses éternels renouvellements. La mentalité

médiévale est plus proche que la nôtre d'un temps à la fois naturel et liturgique sans cesse recommencé. L'individu est alors extrêmement dépendant du froid ou de la nuit; il ressent le printemps comme un renouveau de l'être.

2) OMNIPRESENCE DE L'HISTOIRE

Rien de neuf sous le soleil; et pourtant les hommes agissent et produisent. Leurs actions et leurs gestes laissent une trace qui ne doit pas plus s'effacer que ces vieux récits que transposent les poètes pour qu'ils ne s'oublient pas. Marie de France prétend écrire ses lais en remembrance de très vieilles légendes et Wace rédige le Roman de Rou pour, dit-il, rappeler les faits, les dits et les moeurs des ancêtres. L'historien et le poète sont les dépositaires de la mémoire. Ils inscrivent le souvenir des hauts faits, en même temps qu'ils enseignent les conduites qu'il faut éviter.

Alors même que s'effondrait la civilisation sous le bouoir des Barbares, il restait au moins des chroniqueurs comme Grégoire de Tours, pour témoigner des crimes et des catastrophes qui se déroulaient autour d'eux. Charlemagne eut l'intelligence de recruter ses panegyristes: Alcuin, Eginhard, qui ont raconté son règne. Le chroniqueur médiéval est un homme

un d'Eglise. Il est fréquemment attaché à monastère: combien de communautés religieuses ont leurs annales, dont le témoignage est tout aussi suspect que celui des chroniques princières! Le même Guillaume IX, que Guillaume de Malmesbury et, avant lui, Orderic Vital n'épargnent guère après sa mort, présente dans la Chronique de Saint-Maixent le visage d'un protecteur des moines. D'autre part, l'historien monastique n'a d'autre horizon que les murs de son abbaye! Guillaume de Jumièges rassemble dans son oeuvre tous les événements majeurs de la Normandie et de l'Angleterre pendant plus d'un demi-siècle. Et les moines de Saint-Denis se mettent, dès le XII siècle, à rassembler de pseudo-archives, souvent inspirées par la chanson de geste, ce qui fait d'eux, en quelque sorte, les dépositaires officiels de l'histoire de France.

3) LA QUETE DE JERUSALEM

L'histoire qui remonte vers les hauts mythes rejoint vite l'Histoire sainte. La légende arthurienne se contamine d'apport chrétien qui l'enrichissent de toute une tradition empruntée aux Evangiles apocryphes.

Les romans qui constituent en face de la chevalerie profane, courtoise, un autre modèle de chevalerie dite céleste s'inspirent des ordres religieux chevaleresques: templiers et hospitaliers, qui prononcent des voeux monastiques de chasteté et d'obéissance en même temps qu'ils se vouent à combattre l'Infidèle en Terre sainte.

Toutes les catégories sociales doivent désormais concourir à cette vaste entreprise: les chevaliers versent leur sang: les clercs les accompagnent et les bénissent; les bourgeois consentent aux contributions nécessaires, qui leur permettent d'acheter paradis.

Du point de vue littéraire, la croisade est l'occasion d'une création intense, depuis les

chroniques rédigées au lendemain même du triomphe initial, celui de 1099 jusqu'aux poèmes déjà mentionnés de Rutebeuf, en passant par le cycle épique de La Prise d'Antioche et des Chétifs, qui s'élabore peu de temps après l'événement.

La croisade implique, pour les hommes du Moyen Age, le souvenir des époques où déferlaient les hordes: les dernières, celles des Hongrois, ont laissé dans le vocabulaire le mot ogre, avec sa connotation terrifiante. Les Sarrasins occupent encore une partie de l'Espagne et viennent parfois ravager les rivages de la Méditerranée. Les Turcs ont conquis le Proche-Orient et font pression sur Byzance. Tout ceci explique que les chrétiens se *sentent investis*.

**4) INDIVIDU ET COMMUNAUTE: LA
LEGENDE EPIQUE**

La croisade inspire en profondeur toute la chanson de geste. L'épopée médiévale chante d'illustres guerres contre un adversaire qui est identifié au Sarrasin et au païen: celles de Charlemagne en Espagne ou en Saxe; celles aussi de Guillaume au Curb-Nez, devenu Guillaume d'Orange, libérateur de la Provence et du Languedoc et ancêtre légendaire des comtes de Toulouse. Les poèmes épiques participent de l'histoire, dont ils mémorisent les événements les plus considérables, mais ils s'intègrent aussi et surtout dans une tradition de légendes.

L'épopée a pour matière la légendarisation de l'histoire. La première laisse La Chanson de Roland

mêle dans chaque décasyllabe un hémistiche historique et un hémistiche légendaires.

L'épopée et la vie de saint ne sont pas en concurrence. L'une et l'autre procèdent suivant une démarche identique: sur un fond de réalité

historique viennent se greffer non seulement les exagérations fabuleuses, mais aussi toutes sortes d'intrigues annexes qui relèvent du folklore.

5) L'INDIVIDUALISME ET
L'AUTOBIOGRAPHIE

L'individualisme, avant le XIII siècle, est le fait de ceux qui disposent du pouvoir politique ou intellectuelle. L'attention portée à ce qui, dans l'être, est unique, singulier, intime est contradictoire avec un état de fait où la justice ne retient que le fait et non l'intention, et recourt à l'épreuve judiciaire plus volontiers qu'aux procédures de la chicane. Un sensible décalage existe sur ce point entre l'institution judiciaire, marquée par ses origines germaniques, et l'essor d'une théologie de la pénitence qui insiste, dès le début du XII siècle, sur l'intention qui préside à l'acte. Les clercs ont précocement redécouvert la responsabilité de la pesonne, et ce sens de l'intériorité s'exprime avec éclat dans l'autobiographie, qui connaît un nouvel essor.

L'autobiographie peut être l'indice d'une hypertrophie pathologique du moi. La rédaction des mémoires, se présente alors comme une apologie passionnée: Rathier de Vérone, au X siècle, se Justine te vexations du pouvoir temporel.

mes ine # son tour, mais cette fois contre les condanmations spirituelles qui l'ont frappé, Pierre Abelard dans L'Histoire calamitatum qui connut, grâce à son traducteur Jean de Meung, un succes posthume, postérieur d'un siècle et demi à son elaboration.

6) LE TEMPS DU MYTHE

La chronique, la chanson de geste et la vie de saint, si légendaires qu'elles soient, sont censées rendre compte d'une réalité historique étrangère à la fable. De même, sans doute, la biographie des poètes, telle qu'elle se dégage de leurs oeuvres, c'est l'image qu'ils ont voulu laisser d'eux-mêmes, et à cet égard, les Vidas qui retracent l'existence imaginaire des troubadours ne sont point mensongères.

Dès lors, le texte prend une dimension nouvelle. Les grandes sommes en prose du XIII^e siècle: *Perleवास*, *Lancelot-Graal*, *Tristan en prose*, multiplient les personnages, dont beaucoup sont les protagonistes d'une série d'aventures. C'est l'avènement d'un nouvel art de conte fondé sur l'entrelacement, qui consiste à suivre pendant un certain temps tel chevalier dans ses quêtes multiples, puis tel autre et tel autre encore, dans un amoncellement de péripéties. Les plus anciens de ces *ensembles*, *Perlesvaus et Lancelot-Graal*, décrivent la lutte de la chevalerie chrétienne contre un monde encore païen.

A la fin du Moyen Age en effet, l'Europe adapte l'héritage des grands romanciers prosateurs français. Et les ducs de Bourgogne se piquent d'avoir appris l'art de vivre et de faire la guerre dans les hisoires de la Table ronde, ce qui n'a pas porté bonheur au Téméraire...

7) MYSTIQUE ET CIRCULARITE

L'univers médiéval est à la fois celui de l'unité et celui de la diversité. D'où sa conception de l'histoire, qui perçoit le passé à la fois comme identique et comme différent. Ici, l'anachronisme, joint à la nette perception de la distance historique. Les personnages du roman antique sont des chevaliers, des clercs, voire des évêques, mais ils évoluent dans une civilisation qui n'a pas connu la révélation. Les institutions, le décor et les costumes sont ceux du XII siècle, mais les comportements et les mentalités sont autres, dans une atmosphère volontiers tragiques.

La poésie lyrique de la fin du Moyen Age, figée dans des formes telles que le virelai, le rondeau ou la ballade, exprime elle aussi la circularité d'une inspiration bloquée. Le rondeau s'enferme dans la litanie de son refrain qui signifie une pensée tournant sur elle-même dans un cercle vicieux. Comme si le temps avait cessé d'être une force dynamique, comme si l'avenir n'était plus perçu que comme un recommencement.

LES GENRES LITTERAIRES

AU MOYEN AGE

Introduction

Il est désormais nécessaire de bien définir chaque genre, selon ses lois propres et selon son écriture spécifique. Les genres sont rarement définis dans des manuels avant le XIV siècle.

Les structures primitives sont fragiles et disparaissent en fonction de goûts nouveaux. Il est d'autre part des ouvrages qui demeurent inclassables, parce qu'ils relèvent tantôt d'un genre et tantôt d'un autre: ainsi, on peut parler d'un sermon en vers au Moyen Age: la matière détermine l'appartenance à un genre; mais que dire devant la variété de l'écriture employée par les sermons en vers? Certains sont construits en laisses qui rappellent l'épopée, d'autres sont élaborés à partir de couplets d'octosyllabes à rimes plates; d'autres enfin sont rédigés en strophes régulières, avec une nette prédominance de certaines formes, comme la quatrain décasyllabique monorime ou encore le douzain octosyllabique.

1- L'HAGIOGRAPHIE

Les plus anciens textes français, mis à part Les Serments de Strasbourg sont des vies de saints: Séquence de sainte Eulalie, Vie de saint Léger, Vie de saint Alexis, à quoi il faut ajouter un Sermons sur Jonas partiellement conservés et qui mêle des bribes de français à son armature latine. L'occitan lui aussi naît avec la vie de saint s'il faut en croire La Chanson de sainte Foi écrite vers 1080.

Il n'est pas aisé de travailler, pour définir un genre, sur des oeuvres aussi archaïques et aussi échelonnées. La Séquence de sainte Eulalie est la courte adaptation en vers français encore informes où l'on distingue des couplets d'assonances et un mètre irrégulier, proche de l'octosyllabe. La Vie de saint Léger, est déjà mieux structurée, avec ses sixains d'octosyllabes. Quant à La Vie de saint

Alexis, en quatrains de décasyllabes assonancés, c'est un poème bien rythmé dont la vigueur

préfigure celle de l'épopée. L'aire de diffusion du

poème, qui recoupe les régions (France du Nord,

Anglo-Normandie) où circulaient des hymnes à saint Alexis, coïncide avec l'espace où, semble-t-il, la chanson de geste a vu le jour.

Les vies de saints postérieures s'avèrent d'une immense diversité.

La plupart vont être écrites, à partir de 1120 en couplets

d'octosyllabes à rimes plates, c'est-à-dire de la même façon que la chronique en vers, le lai et la plupart des romans.

Quand sont apparus les premiers mystères? Avec eux, la vie de saint se met en théâtre. Cette évolution est plus précoce qu'on ne le croit. Au milieu du XII siècle existent des miracles latins de saint Nicolas qui sont de courts oratoires, probablement chantés et représentés dans un cadre abbatial

Dès ses origines, l'hagiographie s'est révélée en

fourre-tout qui contenait pêle-mêle les biographies réelles ou

légendaires de saints indiscutables ou fictifs, les miracles illustrent

la puissance de ces élus et ces miracles s'attachent à des

reliques, à des

sanctuaires, à des pèlerinages, et les récits concernant la translation de ces reliques, déplacées par sécurité d'un monastère à l'autre ou plus simplement volées par des dévots peu scrupuleux.

Ajouton la vision de l'autre monde, et les contes pieux et autres exemples concernant les Pères du désert: l'hagiographie est partout, comme sont omniprésents les saints dans la dévotion et dans le langage; on ne jure que par eux, on joue sur leur nom pour leur attribuer tel ou tel pouvoir.

Il y a, dès le XIII siècle, des esprits curieux qui rassemblent ces histoires, font le tri entre ce qui est culte d'Eglise et croyances suspectes, et veulent mettre un peu d'ordre dans ce capharnaüm. Ainsi du frère Jacques de Voragine, compilateur d'une *Legenda aurea* bientôt traduite en roumain et qui demeure un classique de la littérature universelle. Mais la légende dorée est réalité vivante, sans cesse enrichie de figures nouvelles. Saint Bernard vient à peine de rendre l'âme que ses disciples se mettent à

border: la Vita prima sonne vraie, mais en vingt ans, d'autres biographies multiplient les miracles de l'austère cistercien, et le merveilleux déferle, comme il déferle, dès les Fioretti, sur l'histoire de saint François...

Il est pourtant, dans ce déluge d'imaginaire, des oeuvres denses et fortes, chargée d'une mystique indiscutable, comme au XV siècle, la Vita sancta Liidwinae, dont s'inspirera Huysmans. Mais il faut faire la différence, au sein de l'hagiographie, entre ce qui relève d'un enseignement spirituel et ce qui est la transcription ingénue de fables désarmantes.

La vie de saint se définit par sa matière, mais elle ne s'est jamais enfermée ni dans une forme

précise ni dans un cadre idéologique donné. Car

elle n'est pas obligatoirement prétexte à des

discours sur le contemptus mundi. Elle se prête

volontiers aux jeux de la rhétorique, comme c'est le cas chez

Rutebeuf; elle vise donc à plaire tout

autant sinon plus qu'a catéchiser. Mais il n'y a pas une littérature hagiographique: il n'y a que des poètes qui pratiquent à l'occasion une poésie de la sainteté diverse et mouvante.

2- LA CHANSON DE GESTE

La chanson de geste apparaît de façon précoce dans la littérature médiévale. Il n'est pas sûr que les textes les plus vénérables de l'épopée française soient aussi anciens qu'on l'a dit. Le manuscrit d'Oxford de La Chanson de Roland date du XII siècle; La Chanson de Guillaume ne remonterait qu'aux années 1130-1140. Mais ces versions ont une préhistoire, et, dès le XI siècle, circulaient des récits épiques. Il en subsiste des traces assez informes, dans les allusions que font à des épisodes ou à des personnages de chanson de geste certains documents brefs et dispersés comme la Nota

Emilianense, qui a été retrouvée au monastère de

San Millan de la Cogola en Espagne du Nord: elle date la fin du XI siècle et relate la mort de Roland à Roncevaux.

Sa force tient à sa rigueur formelle. Les plus anciennes chansons de geste sont écrites en laisses de décasyllabes assonancés. Ces laisses sont chantées avec les mélodies différentes au premier

vers ou vers l'intonation et au dernier ou vers de conclusion. Le vers d'intonation programme la laisse en introduisant un interlocuteur, ou en peignant un personnage dans une attitude; le vers de conclusion contient une anticipation de ce qui va suivre, ou une menace, ou une exhortation, plus tard, il exprimera volontiers une sentence.

La chanson de geste ne procède pas toujours de façon chronologique: il est fréquent que la narration relate un même événement de manière différente d'une laisse à l'autre pendant plusieurs laisses successives. On parle de laisses parallèles si chacune recouvre le même contenu narratif, et de laisses similaires si, par exemple, la seconde résume, voire supprime ce que racontait le début de

la laisse précédente et développe les motifs que celle-ci abordait au moment de finir, quand elle n'ajoute pas un élément nouveau. La mort de Roland est écrite en laisses similaires: il semble que le temps s'arrête; la prière du héros est

transcrite plusieurs fois, dans des termes divers, et ce qui importe au poète n'est pas de révéler le vrai discours de Roland, mais ce qu'il aurait pu être.

Laises similaires et laisses parallèles sont des structures archaïques ou archaisantes. Dès le milieu du XII siècle, la laisse coïncide avec un épisode ou avec une tirade. Le jeu des laisses répétitives n'est plus employé que par dérision. Dans *Le Charroi de Nîmes*, trois laisses parallèles décrivent le matériel qu'emporte le héros: aucune ne traite de l'armement; les deux premières insistent sur un bric-à-brac religieux: calices, missels, psautiers, ciboires et crucifix, et la troisième énumère les pots, poêles, chaudrons qui constituent l'attirail de cuisine nécessaire au déroulement de la campagne.

La chanson de geste tourne vite au roman

d'aventure. Au début, elle traite du gigantesque conflit qui affronte l'Orient et l'Occident. Point de place pour l'amour dans *La Chanson de Roland*: quelques allusions à Aude la Belle, soeur d'Olivier

et fiancée du héros qui meurt sans lui consacrer la moindre pensée. Aude à son tour, en apprenant la fin de Roland, rend l'âme avec discrétion, en l'espace de quelques vers. Ensuite l'épopée se fait galante: d'abord de façon parodique dans La Prise d'Orange, puis de façon beaucoup plus romanesque dans La Chanson de Saisnes.

C'est ainsi que naquit et prospéra l'art des chanteurs de geste. Sans doute évolua-t-il trop vite.

L'épopée française perdit beaucoup quand elle ne fut plus psalmodiée et qu'elle se fit romanesque. Elle ne circulait plus seulement dans les salles d'armes des châteaux; peut-être avait-elle envahi les places des villes, et la voici qui se faisait livre, destiné à une lecture intime. Elle n'est pourtant pas moribonde au XV siècle: elle s'est inventé des héros nouveaux, qui s'appellent Orson de Beauvais ou Théséus de Cologne. Elle fleurit en Espagne à travers le roman de chevalerie, où le rocambolesque Amadis de Gaule ne fait pourtant

pas oublier l'austère Poema de mio Cid. Elle survivra jusqu'à l'âge classique à travers la bibliothèque bleue. Puis elle traverse une longue disgrâce jusqu'au XX siècle, et de cette disgrâce les responsables sont le Tasse et l'Aristote, promoteurs d'une autre épopée. Ces maîtres italiens sont des héritiers ingrats: ils ont puisé leur matière dans la geste de Roland ou dans celle de la première croisade, mais ils l'ont accommodée à la sauce virgilienne, et l'ont dénaturée à partir de théories fausses. La chanson de geste française a cependant rayonné assez loin pour inspirer l'épopée serbe et croate; elle a suffisamment pénétré dans les milieux populaires pour alimenter le théâtre des marionnettes en Sicile, où les charrettes peintes attestent encore de nos jours son succès. Et ces marionnettes émigrent au siècle dernier à Liège, pour enchanter les ouvriers des fabriques qui viennent applaudir leurs jeux: ceux-ci comportent obligatoirement une scène de conseil, un défilé et

une bataille et il est vrai que beaucoup de poemes epiques
medievaux font une place d'honneur à ces episodes obliges. Mais
l'esprit épique, de nos jours, est à chercher ailleurs, dans le
cinéma d'Eisenstein ou de Kurosawa, chez les rares metteurs en
scene qui sont encore capables de transmuier l'histoire en
légende...

3- LES TRADUCTIONS DE LA BIBLE

Parmi les plus anciens textes français figure le psautier français de Canterbury, traduit peu après 1100 par un moine anglo-normand. Puis viennent les Apocalypses en français, dont la première version, également anglo-normande, date de 1150 et figure dans plus de quatre-vingt manuscrits. Enfin apparaissent les ouvrages d'ensemble: Bible de Roger d'Argenteuil, Bible de Guiard des Moulins, traducteur de l'Historia scolastica de Pierre de Mangeur, Bible d'Herman de Valenciennes, la plus diffusée, qui s'étend sur 7000 alexandrins.

Plus fidèle au texte biblique initial sont Les Quatre Livres des rois anonymes du XII siècle, ou la traduction par Guillaume le Clerc du Livre de Tobie. Au contraire, L'Histoire Job s'inspire surtout des Moralia in Job de saint Grégoire et de son commentaire par Pierre de Blois.

Il ne s'agit pas de donner un accès direct aux textes révélés. En période de crise, ou là où l'hérésie s'est implantée, l'Eglise interdit qu'on diffuse leurs versions vernaculaires: ainsi au concil provincial de Toulouse en 1229. La connaissance de l'Ecriture

passé par d'autres canaux: celui de l'iconographie religieuse, celui du sermon, voire celui du roman.

Les livres sacrés incluent les apocryphes, dont il existe maintes transpositions françaises, par exemple lors des descentes aux enfers dans les Passions, qui se réfèrent à l'Évangile de Nicodème.

Traductions, commentaires, mises en roman. On cite les livres sapientiaux, on admire Salomon, que l'on fait discuter à coups de proverbes avec un

vilain dans Salomon et Marcoul. L'Histoire sainte

est aussi l'occasion d'un dépaysement: on aime les

noms exotiques comme celui de Galaad. Mais la

prédication joue un rôle dans cet essor, ainsi que la volonté de valoriser la culture profane en l'ouvrant à la parole sacrée. La

littérature romane n'est pas

que fabula, puisqu'elle se pénètre d'un savoir religieux

Il faut actualiser le message chrétien de la Création jusqu'à la fin des temps: l'Ordo representationis Adae s'achève sur la lecture

d'un poème sur Les Quinze Signes du Jugement. Le texte liturgique donne lieu à des paraphrases comme celle du psaume Eructavit; découpé en citations courtes suivies d'un commentaire poétique en langue vernaculaire, il s'élabore en épîtres farcies, celles-ci sont hagiographiques, parce qu'elles concernent le culte des saints, la plupart célèbrent saint Etienne: elles se rattachent au cycle de Noël, proche de la culture populaire; dans un deuxième temps, elles se généralisent à d'autres cycles, dont le cycle pascal.

4- LA POESIE LYRIQUE

Elle est attestée très tôt, dès le début du XII siècle, grâce à Guillaume IX L'oeuvre de Guillaume IX est occitane, et l'on y discerne déjà les grandes orientations de la poétique des troubadours et des trouvères: une inspiration plaisante, qui ne recule pas devant l'énormité; un chant d'adieu au monde qui inaugure une certaine forme de poésie religieuse; des cansos d'amour, qui célèbrent la tension du désir et la soumission à la dompna. Ces pièces sont chantées, certaines contiennent une tornada ou envoi; les strophes ou coblas développent des motifs qui feront fortune, comme celui du joy émanant de la dame, ou celui de la mort par amour.

Il s'agit d'Eble II le Chanteur, qui écrivit ses chansons dès la fin du règne de Guillaume IX, et dont les textes se sont perdus. Il chantait un amour idéal et soumis. De la dame inaccessible à l'amor de lonh, à l'amie lointaine que l'on ne rejoindra peut-être jamais, l'évolution est facile. En face de ce courant idéaliste, il existe une

poésie plus gouailleuse: celle de Marcabru, porte-parole des petits chevaliers.

La poésie des troubadours est un art de la variation à partir de thèmes et motifs conventionnels; elle n'en est pas moins riche de toute une charge idéologique dont la finalité est la promotion de la fin'amors. Celle-ci implique la dévotion exclusive à la dompna, source du joy. De la dompra dépend la vie ou la mort du poète, métaphore hyperbolique explicitée par la vie ou la mort du chant.

Toutes ces formes relèvent d'une inspiration aristocratique.

Courtois s'oppose à vilain, et de ces subtilités savantes est exclu le monde routier. Il arrive pourtant que le grand chant courtois rende hommage au folklore.

Entre poésie courtoise et poésie édifiante, la

limite n'est pas facile à tracer. La dame idéaliste,

qui deviendra chez Dante et Pétrarque la médiatrice

dont le souvenir contribuera de façon décisive au salui du poète, cède parfois la place de Notre Dame dans des chansons mariales dont le vocabulaire est celui de la fin'amors, jusqu'au mouvement

ou se dévoile l'intention de l'auteur qui désigne la Vierge comme objet de sa dévotion. Cette lyrique est parfois somptueuse:

Guiraut Riquier dans le Midi occitan, Gautier de Coincy dans le Nord sont parmi les plus grands musiciens du Moyen Age.

La rupture entre le poème et le chant, qui se généralise après Guillaume de Machaut, s'opère en effet dès le début du XIII siècle. En même temps, la matière poétique s'enrichit: on ne célèbre plus seulement la passion amoureuse, un lyrisme autre se fait jour, plus familier, plus quotidien.

Le poète y multiplie les antithèses tragiques entre sa condition actuelle et son bonheur perdu. Il

inaugure une poésie urbaine qui se veut sincère et qui n'a plus rien à voir avec les mythes courtois.

Cette poésie, comme celle d'Hélinant, est dite et non chantée.

La poésie du non-sens est un domaine aberrant dans une production poétique qui, au début du XIV siècle, cultive de plus en plus le "dit". Mais le "dit" est une catégorie fourre-tout qui recouvre

de courts textes narratifs, proches du lai ou du fabliau, comme les pratiques Jean de Condé, autre poète de la cour d'Hainaut.

Les plus grands poètes du XIV siècle (Guillaume de Machaut, Eustache Deschamps, Jean Foissart, Oton de Grandson) ont dû se plier à cette nécessité, et se mettre au service de Jean de Luxembourg (Machaut), de Louis d'Orléans (Deschamps), de Gui de Blois (Froissart); leurs successeurs du XV siècle, sauf Charles d'Orléans, parce qu'il est lui-même prince, n'y échappent pas, même Alain Chartier, qui devint l'homme de confiance de Charles VII. Le poète n'a pas à épancher ses états d'âme; plus que jamais, il est un artisan qui fabrique ce qu'on lui demande, en utilisant les meilleures recettes, c'est-à-dire celles de la rhétorique.

Mais la véritable poésie populaire de l'époque nous demeure inconnue. Nous avons pourtant gardé un nom et une légende, grâce à une allusion de Guillaume Crétin et à un passage du Livre des Antiquités normandes de M. De Bras au début du XVI siècle.

5- LA LITTERATURE DIDACTIQUE
ET MORALE

La littérature didactique en ancien français apparaît avant 1130 avec le Bestiaire de Philippe de Thaon. Le Comput et le début du Bestiaire sont écrits en hexasyllabes; la fin du Bestiaire et le Lapidaire sont écrits en octosyllabes.

Cette littérature recouvre la littérature morale, Le Livre de philosophie d'Alard de Cambrai au XIII siècle qui remanie dans un contexte féodal Les Moralités des philosophes, traduction du *Moralium Dogma philosophorum* au XII siècle, est un véritable manuel d'initiation à la sagesse des auteurs anciens.

Sans se laisser prendre au piège des classifications arbitraires, et en écartant le sermon en vers, qui a ses normes propres, on peut distinguer dans la littérature didactique trois

catégories d'ouvrages qui se rangent sans

contestation possible parmi les écrits concourant

aux progrès de la science profane et à l'acquisition

d'une sagesse laïque: a) Les oeuvres qui participent à l'inventaire

du savoir. J'y inclus les bestiaires, de Philippe de Thaon à Richard

de Fournival; les lapidaires; les encyclopédies; les récits de voyage et les descriptions du monde. Il faudrait y ajouter les traités de médecine et de pharmacologie en langue vulgaire, voire les manuels sur les sciences marginales. b) Les livres de sagesse, qui déterminent une morale pratique fondée sur l'expérience vécue et sur l'héritage culturel de l'Antiquité. Ainsi des Distiques de Caton et des Proverbes de Sénèque. C'est dans cette catégorie que je range Le Livre de philosophie. c) Les ouvrages traitent des états du monde. Certains adoptent un schéma trifonctionnel distinguant ceux qui prient, ceux qui combattent, ceux qui travaillent; ainsi le plus ancien de tous: Le Livre des manières, attribué à l'évêque de Rennes Etienne de Fougères mort en 1178.

Il y a sagesse et sagesse: celle du philosophe et du moraliste; celle du futur gouvendant; celle aussi, plus suspecte, de celui qui triomphe des obstacles. C'est pourquoi se rangent dans la seconde rubrique les arts d'aimer. Le plus ancien est écrit en prose. L'Art d'Amour de Jacques d'Amiens et La Clé d'Amour sont contemporains du second Roman de la Rose, celui de Jean de Meung, et ils glosent comme lui l'Ovide cynique de l'Ars amatoria.

Moins frivole, malgré les apparences. L'Ornement des dames est un traité de la coquetterie féminine à l'époque de Blanche de Castille.

On ne saurait clore cette rubrique sans évoquer les manuels de courtoisie et de chevalerie, pénétrés de dévotion chrétienne, qui recourent à l'allégoire: Roman des Ailes de Raoul de Houdenc ou Armeüre de chevalerie de Guiot de Provins ouvrent, au début du XIII siècle, la voie à une littérature illustrée par maint "dit" après 1300, qui rejoint par son goût des abstractions figurées une autre littérature: celle de la pseudo-autobiographie allégorique, du Songe d'Enfer, également dû à Raoul de Houdenc, au Tournoiement Antéchrist de Huon de Méry et, à plus long terme, aux Pèlerinages que Guillaume de Digulleville écrit au XIV siècle.

6- L'HISTOIRE

Le plus ancien texte historique en français est L'Estoire des Englies qu'écrivit vers 1140 Geffrei Gaimar pour une dame du Lincolnshire. Ce texte fait suite à une Estoire des Bretuns perdue, elle s'inspire de la Chronique anglo-saxonne anonyme.

Puis Wace écrit Roman de Rou pour glorifier les origines normandes de la dynastie régnante. Chez lui, le mot romanz, de l'adverbe romancie, en langue romane, qui, à l'origine, désigne une adaptation du latin en roman, implique des sources savantes: l'Histoire Regum Britonum de Geoffroi de Monmouth, la chronique des premiers ducs de Normandie par Dudon de Saint-Quentin au XI siècle. Wace prend conscience de sa dignité d'historien; son Rou compoerte un premier état, amplifie dans une version définitive d'abord rédigée en laisses de dodécasyllabes rimés, structure épique que le poète abandonne bientôt pour en revenir à l'octosyllabe. La chronique s'achève abruptement: le poète est las de sa matière; qu'un autre la poursuive. Il y a là une probable allusion à sa déception lorsque Henri II sollicite un rival, Benoit de Sainte-Maure, afin qu'il entreprenne à son tour une Histoire des ducs de

Normandie

Il y a d'autres chroniqueurs anglo-normands, dont la Vie de saint Edmond est à la fois historique et hagiographique. Mais la chronique en ancien français va revêtir un tout autre visage avec les historiens de la quatrième croisade, celle qui conquiert Constantinople en 1204.

La grande fresque historique n'est point morte. L'anonyme de Béthune rédige vers 1220 deux

compilations en prose: l'une est une chronique des ducs de Normandie, l'autre une chronique des rois

de France. A la fin du siècle, Baudouin d'Avesnes

écrit un ouvrage ambitieux qui va, selon les manuscrits, de Pharamond à 1278 ou de l'Incarnation à 1281.

L'Histoire de Saint Louis. par Jean de Joinville ne se rattache à aucune tradition. C'est très improprement que l'on désigne

Joinville comme un chroniqueur, alors qu'il est plutôt un

memorialiste et un hagiographe. Lorsqu'il commence à rassembler ses souvenirs, dès 1272, donc presque aussitôt après la mort de

son souverain, il sait que son témoignage va concourir à la canonisation du roi: on se presse sur la tombe de Louis IX pour solliciter des miracles, comme le prouve le recueil des Miracles de Saint Louis de Guillaume de sant

Pathus.

Témoignage, documents ou histoire légendaire: le développement de la chronique au XIV siècle oscille entre ces différents pôles.

Parmi les cmpilateurs en vers Wallon, Philippe Mouskés et Jean d'Outremeuse: La Geste de Liège, de Jean d'Outremeuse, est composée en laisses épiques d'alexandrins monorimes, et démarque la chronique de l'anonyme de Béthune. Son Myreur des *Hysteurs, chargé de références épiques, est une chronique universelle écrite dans une prose laborieuse où se discernent encore les rimes des textes utilisés comme sources.*

7- LE ROMAN

Le roman en ancien français naît peu après 1150. Il semble que Aliénor d'Aquitaine, devenue femme du roi d'Angleterre Henri II, ait encouragé des clercs à entreprendre l'adaptation en langue romane de grands textes de la littérature antique: Thébaïde de Stace, Enéide de Virgile.

Pourtant, dès avant 1110, Albéric de Pisançon avait écrit un Alexandre en octosyllabes, dont il nous reste le début. Ce texte ne participe du roman que par sa matière, qui va devenir celle d'un cycle romanesque; il manifeste la volonté d'ériger en modèle, en face du saint et du héros épique, un troisième idéal: celui du sage. Le poème fut bientôt ramanié par un Poitevin qui l'adapta en décasyllabes. Les versions ultérieures du Roman d'Alexandre, désormais écrites en alexandrins, retiendront particulièrement l'image d'un conquérant hanté par une soif de connaître qui atteint à la démesure, comme il apparaît dans les versions tardives du cycle.

Au Moyen Age, on rêve d'Alexandre, mais on imite l'Enéas. Le roman antique tel qu'il a fleuri à la cour institue l'art romanesque

en France. Il lui donne sa forme: les octosyllabes à rimes plates. Il lui confère le goût de la description savante et de mythologie érudite. Il lui impose un domaine propre: celui de l'amour et de la sentimentalité.

Le texte le plus ancien, Le Roman de Thèbes,

est marqué par la chanson de geste. Sa structure se souvient de la laisse épique, lorsqu'il accumule un grand nombre de vers sur les mêmes rimes. Et la place qu'il confère aux récits de bataille reste prédominante. L'Enéas est plus audacieux, qui n'hésite pas à prendre ses distances par rapport à sa source. L'épopée de la Rome naissante se

transforme en roman sentimental, ce qui donne au poète du temps l'occasion d'apprendre psychologie

Thèbes, Enéas, Troie. L'histoire du roman

antique est d'abord celle d'une trilogie. L'auteur du

Roman de Troie aime décrire d'ingénieux automates et peint avec force les amours de Troilus et Briseida ou celles d'Achille et Polxène. Désormais, vers 1160, le roman cesse d'être un ouvrage

anonyme. Le romancier revendique la paternité de son oeuvre avec la fierté d'un artisan jaloux de son art.

Au commencement était le Tristan... Toute l'oeuvre de Chrétien qui a lui-même écrit un livre perdu Du roi Marc et d'Yseut la Blonde se situe par rapport à cette légende: Chrétien ne croit pas à l'amour fatal, et cherche à reconcilier fin'amors et chevalerie.

Chrétien ne finit pas son Chevalier de la

Chareite, peut-être parce qu'il répugne à l'apologie inconditionnelle des valeurs courtoises. On ne saurait en dire de même du Conte du Graal: ici, c'est la mort qui a interrompu le poète. L'oeuvre, ouverte, appelle une suite. D'où quatre

continuations en vers: la première concernant

Gauvain, les trois autres, portant sur Perceval, achèvent les aventures en cours et les enrichissent de nouveaux développements romanesques.

Le souci de rendre l'histoire plus crédible amène les romanciers à adopter la prose, et le grand roman en prose serait donc né vers 1200 avec Robert de Boron et le Perlesvaus.

Cette oeuvre est aussi une continuation du Conte du Graal. Sa structure assez savante incite à la dater plus tardivement, mais d'autres indices et surtout les aspects archaïques de sa matière invitent

à la situer au tout début du XIII siècle. Dans sa forme, le

Perlesvaus est aussi un roman barbare où le héros se venge de ses ennemis dans des bains de sang, et où l'on voit, par exemple, un roi païen converti faire dévorer par ses hommes la chair de *son propre fils*. *Le Perlesvaus est empli de motifs*

folkloriques, ce qui ne l'empêche pas d'être une oeuvre spirituelle.

Vers 1215, apparaît Lancelot-Graal. Comme le Perlesvaus, ce cycle est anonyme, et ce retour à l'anonymat implique une rupture par rapport au roman antérieur, qui racontait les exploits d'un héros pendant une période de probation parcourue par une série d'épreuves qualifiantes; désormais, les romanciers sont plus ambitieux.

Le noyau du corpus est le Lancelot proprement dit, qui relate les amours de cet héros et de la reine Guenièvre. Lui auraient été presque aussitôt adjointes La Queste del Saint-Graal et La Mort le Roi Artur.

Le roman arthurien en prose ne sera plus si outrecuidant après 1230. Une autre suite du Merlin, dite Suite Huth, se donne plus modestement pour auteur Robert de Boron. Le roman arthurien en prose se prête à une succession indéfinie de réfections, avec additions, interpolations, contaminations, versions longues et versions abrégées, qui rendent pratiquement impossible l'édition de Guiron le Courtois (histoire des générations intérieures à Arthur): ou celle de Perceforest (quête des origines arthuriennes jusqu'à l'époque d'Alexandre le Grand au XIV siècle).

La popularité de la matière de Bretagne ne doit pas faire oublier d'autres types de romans. Ainsi du roman idyllique, qui a pour héros non un protagoniste, mais un couple, présent dans le titre

même: à cet égard, Tristan et Yseut ou Erec et Enide participent du roman idyllique.

Autre type de roman où le titre associe deux personnages, les romans de l'amitié. Ici, Athis et Prohillas, qui est un roman antique, ou Claris et Laris, qui est un roman arthurien, où l'on voit deux amis se disputer l'amour d'une même femme.

Romans antiques, romans arthuriens, romans orientaux sont des romans du dépaysement et de l'exotisme, dans l'espace et dans le temps. Le public médiéval aime les voyages imaginaires, dans un passé fabuleux, ou dans des pays lointains. Mais d'autres romanciers ont des pieds sur terre. Ils répugnent à la merveille mystifiante. Ce sont les poètes du roman dit réaliste. Le plus ancien de tous est Gautier d'Arras, avec Ille et Galeron. Puis vient, au début du XIII siècle, Jean Renart, un poète raffiné jusqu'à paraître précieux qui prend ses sujets dans la société de son temps.

Après lui, les romanciers émailleront leur texte de poème. Un roman s'y prête particulièrement: c'est Le Roman du Châtelain de Couci, biographie légendaire d'un trouvère dont on disait que la fin avait été tragique: surpris par le mari de sa dame, il avait péri sous ses coups, et le jaloux avait contraint son épouse à dévorer le coeur de son amant: tragique histoire de coeur mangé dont on trouve d'autres exemples au XIII siècle. Le Roman du Châtelain de Couci confine au mélodrame, et il semble bien qu'à la fin du XIII siècle, le public ait été friand d'intrigues assez noires. La Châtelaine de Vergi se termine très mal, sur la mort des principaux personnages tandis que se déroule une fête.

Beaucoup de textes de Machaut ou de Froissart sont des romans, même s'ils se donnent une apparence autobiographique et se farcissent de poèmes lyriques qui, à la différence des pièces que Jean Renart intègre dans son récit, sont de la main de l'auteur et ne constituent pas des citations rapportées. Mais ces textes sont appelés dits, sans doute parce que la dénomination de roman

laisserait à penser qu'ils relèvent de la fiction et non de l'histoire vécue. De toute façon, la notion de genre romanesque n'est pas encore clair au débu du XIV siècle.

8- LE LAI

Le roman s'inspire parfois des lais préexistants. C'est probablement le cas du Tristan de Bérout, qui aboute les uns aux autres des récits tirés de lais tristaniens: les Folies Tristan participent du lai par leur brièveté même; le Chèvrefeuille de Marie de France est un autre vestige de cet état ancien.

A l'origine, le lai est un chant lyrique qui condense une ouverture. Le héros ou l'héroïne exprime le désespoir ou la joie suscités par l'intrigue antérieure. A partir du moment où le chant cède la place au récit, le mot désigne une nouvelle poétique dont le ou la protagoniste est amené(e) à subir une épreuve qualifiante dans le cadre d'un merveilleux où l'autre monde est acceccible à quelques élus. Le glissement sémantique du mot lai peut être antérieur à Marie

de France, si le Lai du Cour est aussi ancien qu'on le croit 1160. Mais Marie elle-même qualifie ses textes de "contes" et distingue soigneusement du lai originel son exploitation narrative.

Marie est une poétesse de la sobriété. Chez elle, priorité est donnée au récit. Peu de descriptions, peu de dialogues, mais beaucoup de passages au style indirect, le style indirect n'intervenant qu'au moment où la tirade s'achève. D'interventions d'auteur, très peu, mais une narrativité objective, qui n'exclut pas le frémissement. Le cadre est souvent celui de la matière de Bretagne; mais Marie recueille aussi d'autres traditions, comme elle, normande, du lai de Deux amants.

Marie aime la brièveté. Elle est à l'aise dans l'histoire courte, voire dans la fable: elle a écrit un

Isopet, recueil de fables animales. Elle excelle à la litote et répugne à la déclamation.

Puis le lai se dénature: il peut se rapprocher du fabliau, comme c'est le cas du Cort mantel. Désiré accorde une certaine place à l'analyse psychologique; son protagoniste s'angoisse d'aimer une fée: l'autre monde à la merveille prennent

couleur de sortilège en ce début du XIII siècle qui va produire La Oest del Saint-Graal où Galaad met fin aux enchantements de

Bretagne. D'où l'apparition d'une autre sorte de lai, qui ne connaît plus la féerie, et se rapproche du roman dit réaliste. Ici, Le Lai de l'ombre, de Jean Renart.

Au XII siècle, n'est point considéré comme lai un poème où abondent dialogues et monologues, mais il n'en va plus de même à partir du Lai de l'ombre. Ignaure est un lai, parce que cette oeuvre courte est proche d'un certain folklore, qui commence sur un ton de comédie et s'achève dans la tragédie.

On devine dans ce texte l'inspiration baroque qui prévaut à la fin du XIII siècle. Mais si son auteur l'avait écrit plus tard, il aurait qualifié de "dit": c'est ainsi que procède Jean de Condé, dont les nouvelles courtoises en vers sont beaucoup plus proches du lai que du fabliau: or ce poète réserve

l'appellation de lai au Blanc Chevalier, mais non au

Dit du Chevalier à la manche ni au Dit des

lévriers; d'ores et déjà, le lai narratif tombe en désuétude; à cause de l'essor du lai, le terme prête à confusion. Le dit a eu raison du lai, comme il a eu raison du fabliau.

9- LE ROMAN DE RENART

La plus ancienne branche du Roman de Renart date des années 1170. Le Roman de Renart utilise la matière d'Ysengrimus de Nivard, poème latin au XII siècle. Il existait d'autres récits dont des animaux humanistes étaient les personnages. Plus généralement, ce type de récits appartient au folklore universel. Peut-être son origine est-elle à chercher du côté du Pantchatantra qui est un classique de l'Inde. L'influence du Pantchatantra s'est exercée dans toutes les directions, et Le Roman de Renart a son correspondant en l'Indonésie. Le texte français, à son tour, inspire de nombreuses adaptations étrangères et, à travers elles, se répand dans tous les folklores européens.

Le Roman de Renart est fait d'éléments plus ou moins longs et plus ou moins homogènes que l'on appelle, dès le XII siècle, des branches. Un grand nombre de poètes ont collaboré à cet ensemble, qui a connu d'emblée une popularité considérable, à en juger par l'abondance de la tradition manuscrite, et par la masse de références iconographiques que l'on rencontre jusque dans l'art religieux. A l'origine, il s'adresse à un auditoire chevaleresque: la branche I dénonce par la voix de Renart, pour une fois porteparole

du poète l'intrusion des vilains dans les cours seigneuriales. Mais très vite, les ruses du goupil réjouissent les auditoires les plus larges. Les branches sont fort diverses: il en est qui sont épiques, comme la branche XI qui relate une guerre sainte contre les animaux de l'Afrique et qui parodie peut-être quelque "Mort Artus": Renart profite de l'absence de Noble le lion pour séduire son épouse et se faire couronner; d'autres, comme la branche XVII, présentent un monde à l'envers, il est des branches fantastiques, comme la branche

XXIII (Renart magicien); la branche XVIII, par sa

gaucherie feinte, veut se faire passer pour une improvisation de jongleurs, mais on y retrouve l'histoire du loin qui partage une proie entre lui et ses associés, et c'est une des branches le plus subversives. Les personnages du Roman de Renart sont d'étranges animaux chevaliers, souvent mus par la faim la plus élémentaire, et qui ont pour loi le meurtre par n'importe quel moyen.

A la fin du XIII siècle, c'en est fini de la structure en branches. Désormais Renart est le protagoniste de poèmes allégoriques dans lesquels il symbolise le mal absolu. Le Couronnement Renart dénonce la renardie qui règne sur le monde.

Au XIV siècle, Eustache Deschamps, dans la Fiction du Lion, prête au goupil les traits de Charles le Mauvais, roi de Navarre; dans Renart le Contrefait, un épicier de Troyes, cleric déchu pour bigamie et reconverti dans le commerce, jette un regard désabusé sur l'histoire depuis les origines jusqu'à Philippe VI et oppose à Renart le personnage de Raison qui critique la noblesse et fait l'éloge de la bourgeoisie, dont le mérite est de cultiver la mesure. La plaisante épopée des contes animaux à rire tend désormais à l'encyclopédie moraliste: le genre a perdu sa spécificité initiale, et les poètes de Renart au crépuscule du Moyen Age se sont faits parmi tant d'autres les disciples de Jean de Meung.

10- LE FABLIAU

Il se développe surtout au XIII siècle, mais il est attesté dès une allusion du Tristan de Thomas au personnage de Richeut, qui est une héroïne d'un fabliau dont la structure en tercets coués ne peut être antérieure au milieu du XIII siècle: le texte de Richeut qui s'est conservé est la réfection d'un conte beaucoup plus ancien.

Le nom même de "fabliau" est en soi provocateur. Un tel "fablet", c'est une petite fabula, une oeuverette de vanité, qui ne cherche même plus à se justifier par le souci d'instruire.

Mais les fabliaux les plus orduriers dans leur matière ne sont pas les plus négligeables; ce sont souvent les mieux écrits ou les plus parodiques: Du chevalier qui fist est un pastiche adroit sur des motifs de lai. Le fabliau peut d'autre part se

contenter de relater quelques bons tours, comme dans Les Trois Aveugles de Compiègne. Mais il participe dans presque tous les cas sinon d'une

contre-culture, au moins d'une culture autre où le corps et ses fonctions reprennent leurs droits.

Ce réalisme a longtemps fait croire que le fabliau était un genre bourgeois; les recherches récentes ont démontré que des poètes tardifs comme Jean de Conde étaient les protégés des cours.

Certains fabliaux comportent deux versions dont l'une semble plus aristocratique que l'autre. Le genre n'est devenu bourgeois que dans un deuxième temps, quand Jean Bodel, poète d'Arras, s'est mis à le pratiquer.

Le fabliau est rarement contestataire. Il se

moque volontiers des vilains, qui ne sont pourtant les damnés ni de ce monde-ci ni de l'autre, s'il faut en croire *Du vilain qui gagna paradis par plait*;

mais le vilain se complaît dans son fumier, comme le prouvent *Le Vilain ânier*, *Le Pet au vilain de Reutbeuf* ou le court apologue *Des Chevaliers, des*

clercs et des vilains.

Il est pourtant un fabliau véritablement subversif qui aboutit au triomphe du monde à l'envers: c'est le *Trubert de Douin de Lavesnes*, dont nous avons perdu la fin.

Mais Trubert n'est plus un fabliau: c'est un roman grotesque, obscène, démystificateur. Oeuvre isolée, sur un manuscrit unique. De telles tentatives effraient, quelle que soit la complaisance du public. Trubert, sauvage et sot: le fabliau procède du conte populaire; sa matière se retrouve dans d'autres folklores ou d'autres littératures.

On classait parmi le fabliau tout poème narratif court qui n'était ni un lai ni un conte édifiant. D'où la présence, dans le corpus, de La Housse partie: un vilain qui chasse de chez lui son père se voit faire la leçon par son fils.

Merlin-Merloi est un récit moralisant de ce

type, qui figure dans La Vie des anciens Pères:

l'enchanteur a comblé de biens un autre vilain qui

se montre de plus en plus familier et désinvolte à

son égard, et qui finit par retomber dans un état pire que devant

Conte, débat, anecdote ou songe: vers le fabliau convergent non seulement les récits égayant les veillées, mais aussi plus d'un jeu dramatique condamné à l'oubli à une époque où le théâtre

n'accède qu'exceptionnellement à la conversation par le récit. On appelle parfois "fabliau latin" un poème narratif comme le Babio où abondent dialogues et monologues à peine commentés par des brèves interventions d'auteur qui relèvent d'un discours de régie: Babio condenserait un cycle comique dont la transmission à la postérité n'était possible, au XII siècle, qu'après sa réécriture en langue latine et sa transposition en distiques élégiaques.

Au XIII siècle, plus d'une "farce avant la farce" a pu maintenir son langage originel au prix d'une transcription en fabliau: ce qui est évident de Courtois d'Arras, qui adapte dans la société arrageoise la parabole de l'enfant prodigue, l'est encore du Dit de drame Jouenne qui n'est qu'une suite de dialogues, et cette analyse s'appliquerait à d'autres textes où la part accordée au locuteur l'emporte largement sur les descriptions et sur les gloses amusées du poète.

11- LES CONTES DEVOTS

Ils sont souvent proches des fabliaux. Leur essor s'accomplit au XIII siècle, mais ils se réfèrent à des sources antérieures: beaucoup procedent d'exempla, d'anecdotes signifiantes dont certaines remontent à saint Grégoire, et d'autres plus loin encore, jusqu'aux récits légendaires concernant les anachorètes de l'Egypte chrétienne.

Les exempla sont rassemblés dès la fin du XII siècle en recueils destinés aux prédicateurs. Ce sont de courts récits latins, et leur adaptation en langue vulgaire donne lieu à un processus d'amplification.

Le corpus des contes dévots est vaste. Il recouvre les collections de miracles de la Vierge, depuis les premiers recueils anglo-normands jusqu'à Gautier de Coinci, le maître du genre; les deux versions de La Vie des anciens Pères (la seconde, 1260, ajoute de nouveaux exempla au premier ensemble, qui remonte sans doute à 1220);

plus des textes isolés, comme Le Chevalier au

barisel, dont il existe aussi une version cistercienne et une version intégrée à La Vie des anciens Pères.

Les miracles de la Vierge font souvent preuve d'intensité dramatique et se prêtent à une théâtralisation précoce, peu après 1260, Reutbeuf écrit son Miracle de Théophile dont la source est probablement chez Gautier de Coinci; au XIV siècle, la confrérie parisienne des orfèvres ou de Saint-Eloi monte à date régulière des Miracles de

Notre Dame par personnages.

Les recueils de miracles sont souvent liés à des sanctuaires (Miracles de Notre-Dame de Chartres ou de Notre-Dame de Rocamadour, cycle soissonnais chez Gautier de Coinci). Il n'est pas exclu qu'ils se soient diffusés dans un public très divers, par l'intermédiaire de jongleurs déclamant sur les places publiques.

Gautier de Coinci se garde bien de renier son appartenance à une poétique vernaculaire marquée par une certaine jonglerie verbale: il aime la rime

riche et le jeu sur les mots; il cultive avec aisance la rhétorique de l'annominatio et l'éclat de l'anaphore chère à tous les disciples d'Hélinant de Froidmont.

Ses contes, comme ceux de La Vie des anciens Pères, ne fleurent ni la religiosité mièvre ni la dévotion compassée. Beaucoup de récits sont fondamentalement tragiques et relatent comment le ou la protagoniste succombent à de terribles tentations au point de commettre l'inceste ou l'infanticide

Ce genre est donc extrêmement riche tant par la qualité des textes que par leur nombre. Mais il n'est point simple à circonscrire.

Beaucoup d'exempla touchent à l'hagiographie, d'autres se rapprochent du fabliau moralisant; où classer certains recueils qui groupent les histoires pour en

dégager un enseignement de sagesse sans pour

autant relever de la littérature édifiante.

Le conte dévot traduit dans sa diversité la pluralité de ses origines: traditions locales, ou

corpus comme celui du juif espagnol convertit Pierre Alphonse, auteur d'une Discipline clericalis dont la transcription française, intitulée Chastoiement d'un père à son fils, existe en deux versions du XIII siècle. L'exemplum vernaculaire est un fabliau édifiant: son histoire littéraire s'achève au milieu du XIV siècle, lorsque triomphe le "dit". On se met alors à réécrire en "dit" certains contes.

